

Hommage à Jean Rathmès
(1909-1986)

*Ouvrage publié avec l'aide de
la Communauté française de Belgique*



CULTURE
LANGUES RÉGIONALES

Mémoire wallonne, 16

Jean BRUMIOUL, Marc DUYSINX, Guy FONTAINE

Hommage à
Jean Rathmès

(1909-1986)

Liège
Société de langue et de littérature wallonnes
Université – 7, Place du XX Août
2013

Portrait de la couverture :
Jean Rathmès

Jean BRUMIOUL, Marc DUYSINX et Guy FONTAINE

Hommage à Jean Rathmès (1909 - 1986)

Liège, Société de langue et de littérature wallonnes, 2013

Collection « Mémoire wallonne », n° 16

Adresse postale : place du XX Août, 7 - B-4000 Liège (Belgique)

ISSN 1782-4443

ISBN 978-2-930505-18-3

EAN 9782930505183

Dépôt légal : D/2013/1355/04

Avant-propos

Le funérarium Georis à Seraing est juste à côté du cimetière de la Bergerie. Mais le boulevard Galilée – il est au numéro 104 de cette rue – se donne des petits airs d'autoroute avec ses deux voies de circulation séparées par un terre-plein au milieu.

À pied, il suffirait de descendre une centaine de mètres mais le corbillard, lui, doit remonter d'autant pour se diriger un moment vers le bois avec, quelque part derrière les premières frondaisons, ce quartier si bien nommé de Seraing : l'Air Pur. *Èle sont vètes èt riyantes, lès hôteûrs di tès C'mones (Â coûr dèl nut', dans Lès hoûlâs d'zos lès steûles, Seraing, 1954, p. 7).*

Mais, rapidement, le cortège effectue un demi-tour juste avant le rond-point, redescend... et ce ne sont plus les feuillus du bois de la Vecquée qui sont devant nous, mais les fumées des usines, les structures des hauts fourneaux de ce qui, à l'époque, était encore Cockerill. *Acwatêye à mès pîds come ine bièsse èdwèrmowe, èlle est là, lèye, l'industrêye qui t'a moulé, qui t'a fondou, qui t'a toûrné on coûr...* (*Â coûr dèl nut', p. 7*). Au terme d'une curieuse procession s'étirant ou se rassemblant au rythme du véhicule obligé parfois à des accélérations ou des ralentissements selon la pente ou la circulation, le convoi funèbre tourne à gauche et entre dans le cimetière.

Ce jour-là, le soleil brillait. *I lûhéve sèt' solos*, comme aurait dit mon père. Il faisait chaud et ceux qui suivaient le corbillard emmenant Jean Rathmès parlaient peu, autant par émotion sans doute que pour économiser leur souffle. Je ne sais pourquoi l'image de cette cohorte mouvante et, dans mon souvenir, toute habillée de noir, s'étirant sous un soleil de plomb, m'a frappé au point d'en faire, avec mon ami Jacques Lefebvre, une chanson que nous avons appelée tout simplement : *Sèt' solos po Rathmès (Tchansons, album 33 tours, 1987).*

Un hommage. Comme un prélude à celui que la Société de langue et de littérature wallonnes rendait en ce samedi de septembre 2011 à celui qui fut un de ses membres éminents... et actifs.

*Li ritchèsse a qwitê l' valêye
 Âtoû dè tèris' dès cwèrbâs
 Èt Djan dwèm a l'ête dèl Bèdj'rèye
 Mins mi dj'ô co beûrlér s'houlà !
 Li houlà d'Sèrè d'zos lès steûles
 Pondowes dè song'èt dèl souweûr
 Dès cis qu'ont stu moussî d'bleûve teûle
 Èt qu'tapît â cîr ine loukeûre*

*I lûhéve sèt' solos d'vins lès pogn di Sèrè
 Drèssîs conte li ritchèsse qu'florihéve sins nou r'grèt*

Rathmès est sans doute celui qui a donné – dans sa poésie et son théâtre – l'image la plus forte de cette cité industrielle qu'est Seraing et de la vie de son *p'tit peûpe*. *Basse vôte, Li Bati* ou *Lès houllâs d'zos lès steûles* en sont autant de témoignages forts.

Mais Jean Rathmès n'était pas le seul, tant s'en faut, à jeter des graines de culture théâtrale ou poétique dans cet univers de feu, de charbon et d'acier. Sans doute que, de ses contemporains – et parce qu'ils nous sont encore très proches – on retiendra deux noms, ceux d'Eugène Petithan et de Jean Delmotte.

Le premier parce qu'il a été présent durant de longues années sur les antennes de ce qu'on appelait encore volontiers « radio Liège » pour la *sîze walone* du vendredi, mais qui était aussi un auteur dramatique fécond et un metteur en scène parfois audacieux ; le second parce qu'il a donné – avec sa troupe des *Vrêys Walons* – des moments exceptionnels et des représentations de qualité d'un répertoire qui ne cédait jamais à la facilité. Marc Duysinx évoquera donc tous ceux – et ils sont nombreux – qui ont écrit en wallon, à Seraing.

Bien sûr, il y avait le théâtre, mais il y avait aussi cet autre média qui — à l'époque — accordait un intérêt évident et une place enviable au wallon : la radio. Certaines œuvres étaient alors écrites spécialement pour l'émission — on appelait ça des « *djeûs radiofoniques* » —, d'autres étaient

créées sur les antennes avant d'être jouées sur les planches. De plus, une publication, « L'onde wallonne », relayait par l'écrit la démarche radio. Jean Rathmès a été de ces auteurs qui ont profité de cette nouvelle démarche et l'ont ensuite enrichie. Qui mieux que Jean Brumioul pouvait évoquer cet univers, lui qui fut aussi un des acteurs de ce mouvement ?

Nous évoquerons enfin le poète avant d'entendre les témoignage de son fils, Jean-Martin, et de sa fille, Dominique, parlant de l'homme, du père...

Au fil des pages qui suivent, vous pourrez retrouver cette même émotion, ce sentiment de partager des choses tout simplement fondamentalement humaines qui ont marqué la séance du matin au Centre Culturel de Seraing dont la continuation logique — et en quelque sorte « passage à l'acte » — de cette journée fut la représentation de *Li Bati* donnée par la troupe *Li Scanfâr*.

Guy FONTAINE



Représentation de *Li Bati* par la troupe *Li Scanfâr* au Centre culturel de Seraing le 17 septembre 2011

Note de l'éditeur

Les témoignages des enfants de Jean Rathmès, conçus pour un exposé oral, n'ont pu être retenus dans ce recueil.

Pour enrichir le volume, on a donné en annexe l'édition d'une vingtaine de textes, essentiellement des poèmes, presque tous inédits, et quelques adaptations wallonnes d'*Histoires naturelles* de Jules Renard par Jean Rathmès, elles aussi inédites. La plupart de ces textes nous sont parvenus uniquement sous forme de tapuscrits. Nous possédons les manuscrits de deux poèmes seulement : *Li pan dès-âmes* et *Noyé*. Tous ces documents sont conservés dans les dossiers de la SLLW à la Bibliothèque des Dialectes de Wallonie du Musée de la Vie wallonne à Liège.

Les textes wallons cités dans l'ensemble du volume ont été revus pour que les graphies soient en conformité avec l'orthographe Feller.

Toutefois, on notera que les variantes phonétiques n'ont pas été uniformisées. On trouve dans les textes cités des formes liégeoises mêlées aux formes sérésiennes, elles ont été conservées telles quelles.

C'est le cas notamment pour

- le *â* vélaire (liégeois) : *sôdâr, mây...* à côté du *â* long (sérésien) : *sôdâr, mây, fâreût...*
- le *ê* long dans *-êye* (liégeois) : *trawêye, djoûrnêye...* à côté du *è* bref dans *-èye* (sérésien) : *fricassêyes, eûrêye, creûh'lêye...*
- le *é* fermé dans *-ér-* (liégeois) : *guêre, tofêr, mwêrt...* à côté du *è* ouvert dans *-èr-* (sérésien) : *guêre, bwêrd, acwêrd...*

Marc DUYSINX

**Le wallon à Seraing
et ceux qui l'ont illustré**



Marc Duysinx, secrétaire
de la Société de langue et littérature wallonnes

Jean Rathmès, qui est né à Boncelles (aujourd'hui commune de Seraing), n'a guère attendu pour se confronter à l'écriture dramatique. Déjà en captivité, afin de distraire ses camarades, c'est vers le théâtre qu'il se tourne, écrivant quelques pièces à leur intention. Il les écrit en français, son wallon n'étant pas celui que pratiquent ses codétenus.

La paix revenue, il ne renonce pas à écrire et, en 1947, il donne son premier poème en wallon.

Il est vrai qu'il est en terre bénie : Seraing foisonne, depuis longtemps, de poètes, de conteurs, d'auteurs dramatiques qui se consacrent au wallon¹.

*

Au dix-neuvième siècle déjà, le Liégeois Joseph DUMOULIN, né en 1825, fait imprimer ses œuvres dialectales dans la Cité du Fer. Auteur de romans et de poèmes en français, il ne néglige pas le wallon où il s'illustre par de nombreuses chansons. Il prend même part aux événements sociaux qui agitent Seraing à l'époque.

Il publie ses œuvres à Seraing, mais les écrit en liégeois, témoins ces quelques vers extraits de *Nosse vî walon* :

(...) Oûy, âs-êfants, c'è-st-è francès qu'on djâse ;
Lès p'tits bordjeûs s'ennè mèlèt ossi ;
Pus hôt qu' lès hantches, on vout sètchî s' cou d' tchâsses
Èt l' vî walon s'abastârdêye insi. (...)

Le Sérésien Godefroid HALLEUX, qui naît en 1848, briquetier de son état, écrit des chansons comme le *Tchant dès briqu' teûs* en 1891, mais se consacre principalement au théâtre : *Li k'tapé manèdje*, de 1888, obtiendra d'ailleurs le prix de la Société de littérature wallonne. Suivront *Deus sôrts*

¹ Le présent exposé s'inspire de l'anthologie : *Choix d'œuvres wallonnes*. Sélection et présentation de Jules HENNUY. Impr. Bourdeaux-Capelle, Dinant, 1952. Les textes sont en général cités d'après cette anthologie.

di pauvrité en 1889, *Li keûre da Sousoûr* et *Deûs tièsses di hoye* en 1890, et encore *Marèye-Bâre*. Est-ce une sorte de complexe de *râyeû d'ârmâs* qui fait que ce Sérésien de naissance, lorsqu'il écrit son théâtre, devient un *râyeû d'ârmâs* ?

Né à Neuville-en-Condroz en 1859, mort à Ixelles en 1924, Célestin DEMBLON, lors d'un passage à Seraing, y produit quelques rares chansons wallonnes, dont *Li pôve tins*. Lui aussi, s'exprime en liégeois.

Victor MALCORPS est, lui, bien de Seraing : il y naît en 1862 et y mourra en 1933. C'est avant tout un chansonnier. Il laisse également de poignants monologues empreints d'une verve débridée. Et il écrit vingt-deux pièces de théâtre. Il semble souffrir du même complexe que certains de ses prédécesseurs, comme le montrent les titres de ses œuvres dramatiques : *Lès tracas dèl mârène*, *Po l'hârmîre dèl câve* (ces deux pièces connaîtront d'innombrables représentations), *C'è-st-a câse dè Prûchin*, *Lès deûs bèlès-mères...* C'est pourtant en sérésien qu'il écrit *Li p'tit soukeû* :

(...) *Fâreût vèy, tot riv'nant d'li scole,*
Come a m'cou dj'a tos lès gamins !
Dji ravise on vrèy martchand d'tchins :
Inte zèls èt mi, ci n'est qu'dèl cole.
Tot parèy qu'on vî capitin.ne
Fèt roter sès sôdârs sins djin.ne,
Qwand dj'brê qu'c'est nèûr, ci n'est nin blanc :
I fât qu'i sùvèsse tos mès plans
Ou bin, mèye fricassèyes di lârd !,
Dji sin qu'dji r'touîn'reû tot l'bazâr !
C'est mi qu'est l'coq,
Dj'lès tin à stoc ! (...)

Mais c'est en liégeois que Charles STEENEBRUGGEN publie, en 1936, *Nos n'volans nin div'ni flaminds*, où l'on lit :

(...) *Djâzer flamind ! Rin qu'd'î tûzer, dj'a sogne !*
Rouvi l'tchanson qu'on d'héve po nos hossî !
Dji veû di d'chal lisquél êr, lisquêle cogne
Qui nos ârîs po leûs mots k'twèrtchîs !
Nèni, savez, qui l'Bon Diu nos è wåde !
Fièstans nosse coq ! Lèyans hawer lès tchins !

*Dj'èl rèpète co, dji frûzih, camarâdes,
Rin qu'à l'idèye qu'on nos vout fé flaminds ! (...)*

Originaire de Saint-Georges, Joseph MAHY produit à Seraing, dès les années 1890, quelques poèmes wallons aux formes strictes et quelques pièces de théâtre. Pour témoigner d'un bon sens quelque peu moralisateur, écoutons le conseil qu'il donne aux *mâgriyeûs*, les râleurs :

*(...) Dispôy qui nosse planète èst ronde,
On-z-a tofér djèmi, grognî,
Mins come nolu nêl sâreût r'fonde,
On pinse qu'i n'îrê jamây mî.
S'i fât 'ne morale a m' simpe istwêre,
Dji consèye fwért âs mâgriyeûs
Dè fé r'trimper leû caractère !
C'èst çou qu'i sârît fé d'mèyeû (...)*

Né à Liège en 1872, François RENKIN écrit quant à lui en dialecte de Ramet, où il mourra en 1906. Sa courte et pénible vie s'est déroulée à Ramioul. Qu'a-t-il à voir avec notre propos ? Jules Hennuy répondait à cette question : « *L'Union des Auteurs Sérésiens* a publié et vulgarisé ses contes par l'impression dans ses annuaires. C'est là un prétexte qui nous permettra de considérer Renkin comme étant des nôtres ». Les contes de Renkin, nous dit encore Hennuy, « sont des chefs-d'œuvre parfaits, débordant de poésie et de tendresse ».

*(...) Èt sins fé nôle atincion âs poyes èt âs canes d'avâ l'ansinî², sins-ôre lès mohons s' kibate sol tamon³ d'on tchâr, èt sins veûy li rossê tchèt dwèrmi â solo disconte li heûre⁴, Djâque fouxmîve èt sondjive à Bèrtine.
C'èsteût ine bèle èt fwète bâcèle di Sint-Sèv'rin.
Èle aveût on bê riv'nant, on hêtî⁵ riya, deûs gros brès' qui fît sogne a l'ovrêdje, èt on coûr plin d'corêdje, èt dè boneûr dè viker.
Vola tot près d' deûs-ans qu'i hantèt èsson.ne èt l' mariêdje èst mètou po*

² *ansinî* 'tas de fumier élevé près de la ferme'.

³ *tamon* 'timon'.

⁴ *heûre* 'grange'.

⁵ *hêtî* 'sain'.

*l' meûs d' sèp' timbe, si vite qui l' awous' ⁶ sèrè fêt.
 Èt d' min, il îront â bal, èt Djâque, al nut', rêmîn'rè Bèrtine èt s' mame
 djusqu' a leû mohone.
 Ci sèrè co on bê djoû d' djôye èt d' hant'rèye a mète avou l's-ôtes.
 Èt Djâque, tot rôlant è s' tièsse si crapôde, li bal èt l' mariédje, ni fève pus
 nou bin d' èsse on djoû pus vî.*

Joseph BRAUN naît à Seraing en 1872. Il est l'auteur de chansons, de poèmes qu'il publie dans tous les journaux wallons et de quelques comédies en un acte. Il y cultive le comique de situation, comme dans *Afronté gamin* :

*Tot fant 'ne porminåde, dièrin.n'mint,
 Dji fou-st-aprèpî d'on gamin
 Qui m'dimanda bin-n-ognèss'mint,
 Tot prindant s'tchapê d'vins sès mins :
 « — Moncheû, n'èst-ce nin vos qu'èst Mârtin,
 A çou qu' parèt qu' fève, divins l'tins,
 Li martchand d'mosses èt d'inglitins ? »
 Dj'èl rilouke d'in êr mâcontint
 Èt dji li rèspond souwèy'mint⁷ :
 « — Nèni, m'fî, vos v'trompez crân'mint⁸ !
 — C'èst vrèy, fat-i : çou qu'mèl prouève bin,
 C'èst qui vos n'èl ravizez nin ! »*

Tout aussi sérésien est Dieudonné BODSON, né lui aussi en 1872. Tendre, révolté, il produit, sur un ton souvent déclamatoire, des tableaux cruels. Il écrira également quelques pièces de théâtre.

Quatre vers extraits de *L'invieûs* :

*Anfin, vola co 'ne djoûrnêye houte !
 Ni sèrè-dje mây ritche, dê, mon Diu ?
 Po qwate pitits francs qu'on m'abouté,
 Dji travaye tant qu' dji n'è pou pus !*

⁶ *awous'* 'moisson'.

⁷ *souwèy'mint* 'sèchement'.

⁸ *crân'mint* 'extrêmement, fort'.

L'imprimeur Édouard PLÉNUS est né en 1875, à Seraing. Il y mourra en 1956. Il est aussi chansonnier et auteur dramatique et fait montre d'un grand souci de la forme. Il produira une quinzaine de pièces, dont *Li règlèmint*, *Li viyolon dèl mohone*, *Ine dimèye eûre è cabinet dè minisse*.

En quelques vers, il nous trousse une fable — presque une saynète — dans *Li tchèt èt lès deûs-ouhês* :

Li ci qu'vout-st-aveûr tot :
Oneûrs, santé, ritchèsse,
Ci n'est sovint qu'on sot
A mons qu'ci n'sèreût 'ne bièsse...
Po v's-èl prover,
Houûtez :
Minou, l'tchèt d'nosse mohone,
Awêtîve deûs-ouhês
È cot'hê⁹.
L'ocâsion s'mostrêve bone :
Li tchèt — trop djône po-z-èsse malin —
Ratindêve li moumint
Po lès prinde èssonle, rin qu'a 'ne fêye !
I pinsêve aveûr pus-âhêye :
Qwand i lès veûreût
Onk tot fî près d'l'ôte, i potch'reût
So leû cabosse... èt d'vins s'pinsêye,
Li tchèt fêve dèdja 'ne bone eûrêye.
« — D'ine seûle hope, si d'hêve-t-i, dji va
Potchî so cès deûs bâbôs-là...
Rawârdans. C'est sûr galant èt crapôde,
Adon... »
Mins nouk dès deûs ni s'raprêpîve di l'ôte :
On-z-âreût dît qu'lès-ouhês l'fit esprès
Po fê zûner nosse tchèt.
Li djeû dura 'ne pitite hapêye,
Pwis lès-ouhês, sins tchik'ter,
Tapît leûs-èles â lâdje èt prindît leû volêye.
Adiè, l'eûrêye
Qui l'djône sot contêve avaler.
Ënn'a tot plin come nosse Minou :
I volèt trop' aveûr, èt n'ont mây rin du tout.

⁹ *cot'hê* 'jardin'.

En 1877, Seraing voit naître Lambert MERLOT, qui y sera ouvrier mécanicien. Il consacre ses loisirs à l'écriture de poésies, de chansons tendres et de quelques pièces de théâtre. Il écrit sa première comédie à vingt ans. Suivront *Assazin*, drame en un acte écrit en collaboration avec Édouard Plénus, puis *On côp d' tchance*, *On drole di gâr civique*, *Ine fâte*, *Ine djoyeûse èmantcheûre* (qui connaîtra plus de deux cents représentations). Vous aurez remarqué, à l'énoncé de ces quelques titres, les *â* du liégeois qui se substituent aux *ê* sérésiens.

En 1904, Merlot publie *Grusinèdjies*, recueil de chansons et de poèmes. Dans *Li rêw*¹⁰, il évoque (avec des *ê*, cette fois) le ruisseau qui descend des hauteurs et se perd à l'approche des usines :

(...) I f'rè co touérner dès rows di molins, groum'tèy'rè, s' māvèl'rè, mins s'rimètrè todi-mây à tchanter si bone èt douce tchanson.

Awè, ci deût-èsse in-awoureûs rêw !

Mins vola qu'î s'aprepèye di Sèrè èt d'Ougrèye, lès r'mouwantès citès wice qu'on-z-ouvéûre timpèsse. C'èst damadje por lu, ca î n' grûzin'rè pus l' minme tchanson. Pôve pitit rêw !

Lès ouhènes qui fèt l' ritchèsse di nosse payis, ont-st-avu mèzâhe di plèce...

Li rêw djîn.néve...

On l'a rêssèrè èn-on canâl di briques èt d' bêton. Î n' veût pus lès fleurs clintchî leûs tièsses po s' loukî d' vins sès flots, ni lès pâvions, ni lès ouhès...

La même année (1877), naît à Seraing Alphonse GILLARD, qui écrit des chansons, des contes et du théâtre. Il présidera d'ailleurs l'Union des auteurs wallons sérésiens.

La saynète qui suit est baptisée : *Rèsonse al tchame*¹¹.

Li père, qui rinteûre di l' ouhène,

rabrèsse si cârpé tot li d' hant :

*« Dji finih' dè taper 'ne copène
avou l' ci qu' inme tant lès-êfants
qui hoûtèt bin...*

— Sint Nicolèy !,

fèt l' pièle qu' a-st-adviné so l' côp,

¹⁰ *rêw* 'ruisseau'.

¹¹ *al tchame* 'inattendue'.

èst-ce qui si-âgne èsteût fwért tchèrdjèye ?
 dès djodjowes, ènn'a-t-i bêcôp ?
 èst-ce ôûy qui nos mètans so l' tâve
 lès pèlotes èt lès crosses di pan ?
 Vinrè-t-i po l'ârmîre¹² dèl cève,
 po li tch'minèye ou po li d'avant ?
 A-t-i d'mandé s' dji féve di m' tièsse ?
 Avez-v' dit qu' dji lé d'dja tot seû ?
 — Vola-t-i dès kèsses èt dès mèsses !
 Vos n' vis d'nez nou tins, toûrsiveûs !
 — Qu'èst-ce qui dj'ârè ? ... Dihez-le, asteûre !
 — Dès bounames, dès tchiques... On pô d' tot
 po magnî... Adonpwis 'ne cofteûre
 po mète vos lîves... èt... qui sé-dj' co ?
 — Mins po djower ?
 — On camaråde :
 ine pitite soûr ou on p'tit fré !
 — Vos polez bin dire qu'èls-è wåde :
 C'è-st-on tch'vâ-godin¹³ qu' dj'a d'mandé ! »

Louis LEKEU est aussi *onk di Sèrè* pur teint. Il y voit le jour en 1878. Il y mourra en 1951. C'est un auteur dramatique fécond, sensible aux problèmes sociaux, aux situations sentimentales. On lui doit notamment *Li min d'fièr* et *L'ome qui hét lès feumes*, dont voici une courte scène : Victor tente de persuader Lambert, son cordonnier de père, des qualités de sa bien-aimée.

(...) VICTOR. Si vos l' volîz vèyî, seûl'mint !
 LAMBERT. Dji n'î tins nin, v' di-dje !
 V. Qui v's-èstèz drole, papa !
 L. Dji n'so si drole qui çoula...
 V. Si vos djâzîz avou lèye, vos veûrîz.
 L. Li diâle, bin sûr ?
 V. Èle èst si bone, si binamèye !
 L. Ta ta ta ta !... Lès djônès fêyes, èles sont totes al pus macrales ! C'èst co bin sûr eune qui cwire in-intrit'neû !
 V. Ah mins, po çoula, vos v' trompez, savez papa !... Mâgré qu'èle è-st-ôrfulène, èle fèt bin por lèye.

¹² *lârmîre* (ou *ârmîre*) 'souponrail'.

¹³ *tch'vâ godin* 'cheval à bascule'.

L. Pace qu'i fât bin !
 V. I n' fât nin dire çoula, papa. Èle èst corèdjeûse... (L. *Groum 'tèye*) Èt si
 douce, si bèle... Èle a deûs-oûy !
 L. Bin sûr qu'èle ènn'a nin treûs !
 V. Oh ! Papa !
 L. A mons qu'èle sèrèût bwègne, anfin !
 V. (*amoureux*) On direût ine avièrje !
 L. A-t-èle in-èfant so lès brès' ossi ?
 V. Papa, ci n'est nin sérieûs, savez, çoula... Èle a tofêr on vizèdje qui rèye.
 L. Ine sote, anfin !
 V. Nonna !... Èle a ine boke, èdon...
 L. Come on fôr âs biscûtes ?
 V. Come ine cèlihe bin mawêûre !
 L. Sins pîrète, mutwè ?
 V. Èle ènn'a trinte-deûs, papa, trinte-deûs pièles !
 L. Vos lès avez conté ?
 V. Awè. Èles ni sont nin pus grandes eune qui l'ôte. On direût dès pititès
 gotes di lècê arindjèyes inte deûs lêpes totès rodjes, nèyèyes come avou
 dèl rozèye...
 L. Èle glète, mutwè ?
 V. Papa, dji sâye di v's-ènnè fé on pôrtèt li pus vrèy qui dji pou !
 L. Vos î mètez trop' di coleûr, mi fi ! » (...)

Et la dispute se poursuit ainsi.

De 1878 est également Lucien MAUBEUGE, né à Avernas-le-Baudouin (près de Hannut) et qui mourra nonagénaire à Seraing. Il est enfant lorsqu'il s'y installe. Il y a été *houyeû*, puis machiniste. Il nous a laissé des poésies agrestes, des chansons tendres et de nombreuses œuvres dramatiques. Poète, il publie *Violètes èt pinsèyes* en 1904 et, peu de temps plus tard, *So tchamps so vòyes*. Chansonnier, il produit *Tchansons di m' viyèdje*, puis *Paskèyes èt rimés*. Dramaturge, il nous laisse notamment *Lès feumes dè kazêre*, *Lès feumes a l'pompe*, *Li diskandje*, *Bèguinète èt sîzèt*¹⁴, *Li musique da Djan-Noyé* ...

On lèd djeû

¹⁴ *bèguinète* 'petit becfigue, oiseau de passage'. *Sîzèt* 'tarin'.

« Mètez vosse deût chal so l' blokê,
 dj'èl va côper d'on côp d'fièm t¹⁵ »,
 dihéve li p'tit Tièdôre
 a s' camarâde Zidôre.
 Ci-chal, contant qu'i n' bouh'reût nin,
 S'i riskèye tot tapant 'ne blagu'rèye,
 Èt l'ôte, pinsant qu'i r'sètch'reût s'min,
 Fîrt avou l'ustèye.
 C'è-st-insi qu' Zidôre, tot riyant,
 Lèya s' deût d'zos l' tèyant.
 On s' fêt djonde sins-î sondji,
 Qwand on djowe avou l' dandjî !

Né à Seraing en 1879, socialiste fervent, libre-penseur, Thomas LEQUARRÉ utilise le wallon comme instrument de propagande. Il est l'auteur de poèmes, de chansons et de six pièces de théâtre. Poète, il ne manque pas de lyrisme, comme en témoigne la finale de *Djônèsse* :

(...) *Pus târd, qwand v'sèrez dim'nous vîs,
 Qu'il àrè nivé so vosse tièsse,
 Vos rèy'rez co bin quèquefèye mî
 Tot v'rapinsant vos bès djoûs d'fièsse
 Ca nolu n'a wåde dè roûvî
 Lès pus belès-eûres di s' djônèsse.*

François COLLIN, pur Sérésien également, naît en 1880. S'il nous a laissé poèmes et chansons, c'est avant tout un auteur de théâtre qui a tâté de tous les genres dramatiques, du drame le plus sombre au vaudeville le plus cocasse.

Nous sommes au tribunal de Lambèrtwitche. On appelle la première affaire de l'audience.

(...)
 LI DJUDJE. Vosse no ?
 CARACOLE (*fant l' salut militère*). Piére Djôzèf Baltazâr Timolèyon

¹⁵ *fièm t^e* : serpette.

Caracole... Fils de père et mère, orphelin de naissance... C'est m' matante Pulchérie Zénayîte Bouûquète, dite Cataplame, qui m'a-st-aclèvé.

LI DJUDJE. Qu'est-ce qui c'est po 'ne istwère qui vos m' racontez la ?

CARACOLE. Dji raconte on conte qu'i fât qu'on a conte come on comte qui f'reût sès contes, Moncheû l' Prèsidint.

LI DJUDJE. Adon, kimint ça s' fêt-i qui v's-èstèz ôrfulin d' nêssance ?

CARACOLE. Pace qui m' mame a lèyî sès hozètes tot m' mêtant â monde èt qui m' papa, qui rintrève sô, a toumé d'on côp reûd-mwért dèl fîve dèl tût'leûs, tot-z-aprindant l' novèle.

LI DJUDJE. Bon... Marquez, houssî... Èt qui fez-v', asteûre ?

CARACOLE. Dji v' louke !

LI DJUDJE (*brèyant*). Qui fez-v' di vosse mèsfî ?

CARACOLE (*tot d'ine file*). Houyeû, vwayadjeû, fôrdjeû, lamineû, pondeû, toûrneû, sôdeû, ècrâheû, blankiheû, plafoneû, dâboreû, pordjeteû, hay'teû, rissèmeû, mouleû, foyeû, laboureû, pèheû, tchèsseû, tindeû, bagneû, boxeû, lûteû, tchanteû, tût'leû, râw'teû, balzineû, bribeû, marôdeû, plakeû d'afitchès èt martchant d' crinme-glace.

LI DJUDJE. Vos fez tos lès mèsfîs, insi, vos ?

CARACOLE. Tot çou qu'on vout. Minme li djudje, s'on mèl dimandève. (...)

C'est évidemment très inégal, mais on imagine sans peine l'hilarité du public.

Citons aussi Constant SIMONIS, dont le Caveau liégeois publiait, dans son annuaire 1924-1925, en précisant qu'il s'agit de « wallon de Seraing-sur-Meuse », un monologue intitulé *Vos n'èl kinohez nin ?*, où l'on lit :

(...) *Ine feume po d'morer boke cosowe,
Fât qui l' linwe lî plaque â palâ,
Èle l'a fwért sovint bin pindowe,
Qwand 'le si têt, c'est qu'èle a dè mâ...
Mins dji veûs l' meune è fond dèl sâle !
Come èle si mâvèle po dèl rins...
Dj'inme mî di m' tère qwand èle èst mâle...
Vos n'èl kinohez nin ? (...)*

1890. Seraing voit naître Mathieu KREMER, poète, chansonnier, auteur de croquis plaisants et enlevés. Il collabore avec Thomas Lequarré pour trois de ses quatre comédies. Le Caveau liégeois publie, en 1928, son *Ètér'mint*

di m' bèle-mère que Charles Vansteenebruggen avait jugé digne de figurer dans son « Livre d'or » de 1936. Jules Hennuy, lui, insère dans son *Choix d'œuvres wallonnes*, le *S.O.S. âs Walons*.

*Po-z-esse on vrèy Walon,
I fât vèy è s' lingadje
Li pus bê dès ramadjes
Èt l' djâzer tot dè lon.
(...)
S'on vout qu' nosse walon vike,
Qu'on l' parole tot côp bon
Tot come nos ratayons :
C'èst l' mèyeûse politique !*

Nicolas PIRSON, né à Seraing en 1891, chef de bureau à l'administration communale de sa ville, est l'auteur d'une *Toponymie de Seraing*, d'un *Vocabulaire du houiilleux* ainsi que d'une *Histoire des rues de Seraing*, publiée en feuilleton dans le journal local. Il est également poète, témoins les trois plaquettes publiées entre 1910 et 1915, conférencier sur des thèmes comme le folklore ou le « théâtre de chez nous ».

Il s'adonne au théâtre dès l'âge de seize ans, nous laissant par la suite une douzaine d'œuvres dramatiques comme *Li cléron sone !*, *On djoû d' fièsse* ou encore *À l' blanke cinse*, créée au Théâtre communal wallon de Liège et couronnée en 1913 par la S.L.W. Il participe également, avec Joseph Duysenx, à l'écriture du livret du *Docteur Macasse*, créé en 1919. Voici un court extrait de *Li cwède è hatrê*¹⁶.

LI SCRIVEÛ. Vos savez, lès-èfants, c'èst come lès djônes tchins : on n' lès-aclîve nin sovint por lu !

BABÊTE. C'èst pé, binamé ome : pace qui lès djônes tchins, vos l's-aclêvez s'i v' plêt ! - O ! Mins, po l' pus bê dè djeû, c'èst qu'i vout spôzer 'ne bâcèle qu'èst treûs grossès-an.nèyes pus djône qui lu : èlle a dîh-noûv ans, Moncheû ! Dîh-noûv ans fîsse divins on manèdje ? S'il ârêût co r'cwèrou 'ne djin di si-adjé, la, dji dîrêû co qui ç' n'èst qu'on d'mèy mâ !

LI SCRIVEÛ. L'amoûr ni s' kimande nin, parèt !

¹⁶ *hatrê* 'cou'.

BABÈTE. Qwand on a dès brâves parints, on lès deût hoûter. Èt dji n'a fêt qui d' lî repèter qu'î loukahe a s' sogne, mins il ârè stu adoûlé¹⁷, èdon, avou l' mère di s' crapôde ! Ine lêde feume, savez, Moncheû ! I-n-a treûs gros meûs qu' dji brogne avou (...)

1900. Joseph MACKELS voit le jour à Seraing. Il y exercera le dur métier de forgeron, qui ne l'empêchera pas de se consacrer à l'écriture de poésies souvent satiriques et de quelques comédies pleines de malice.

Si dj'èsteû ritche

*Vos m' polez creûre : si dj'èsteû ritche,
Lès mâlureûs sèrît contints
Dè veûy qui dji n' louke nin a 'ne fritche,
Mi qu'a tofèr li coûr so l' min !*

*Si m' magzô, qu' dj'inme tant, fève co 'ne hope
Come il a fêt chal dièrin.n'mint,
Dj'âreû bon dè d'ner çou qu' dj'a d' trop',
Sins façon, ca dj'a l' coûr so l' min !*

*Après totes mès crâssès-eûrèyes
Lès pôvriteûs qu'ont l' gale âs dints,
Trouv'rît mès rêsses a leû pwèrtèye,
Qwand 'nn'âreût... ca dj'a l' coûr so l' min.*

*Lès bribeûs, sins piède ine sègonde,
Mâgré qui dj' n'êls-î done mây rin,
Mi sohèt'rît l' pus ritche dè monde
S'î savît come dj'a l' coûr so l' min !
Èt l' bon côp d'êwe qui dji rêfûse
A dès cis qu' n'êl mèritèt nin,
Dj'êlzî donreû sins fé nole rûse
Po l'zî prover qu' dj'a l' coûr so l' min.*

*Ossi, dj'èspère bin, a l' lot'rèye
Disrotchî l' gros lot mâ¹⁸ pô tins*

¹⁷ *adoûlé* 'ensorcelé'.

¹⁸ *mâ* 'avant'.

*Pace qui... fâ-st-aveûr trop' di mèyes
Qwand on-z-a, come mi, l'cœur so l' min !*

En cette ultime année du 19^e siècle, Seraing voit encore naître Pierre STAUDT. Auteur dramatique, poète, chansonnier, conteur... autant de disciplines où il fait montre d'une grande qualité littéraire. Il est également secrétaire rapporteur du jury du « wallon à l'école » dans sa ville.

Dans la fable *Quî ravisans-gn' ?*, il nous montre l'assemblée des animaux, sous la présidence du lion : *C'èsteût grand mètink, ci djoû-la, amon çou qu' nos noumans « lès bièsses »*. La question à l'ordre du jour est : *Di quî l'ome provint-i ?* Tous les animaux, à tour de rôle, tentent de s'attribuer l'honneur d'être notre ancêtre : le singe, le chameau, le perroquet, le loup, chacun trouve argument à être à nos origines ; jusqu'au cochon, qui n'y va pas de main morte :

*(...) T'aprinrès qu'on noume dèdja pourcé
L'èfant qu' magne a mouyote¹⁹ ou qu' djowe èn-on poté.
Pourcès, lès députés, minisses èt marchands d' çanse
Qui toûrnèt-st-a broûli l'politique èt l'finance ! (...)*

Le dernier, le sage éléphant prend la parole :

*(...) « Kimint don ? L'ome èt l'feume, qui sont canayes, dandj'reûs
Pus qu' tos nos-ôtes èssonle ! Èt çoula provinreût
Di nosse race ? Nèni, hin ! Qui nosse Bon Diu nos wåde
Dè jamây mète â monde dès s'-fêts monses, camarâdes !
Èt çou qu' vos d'hîz torate èsse ine glwére, in-oneûr,
Sèreût, si c'èsteût vrèy, pus vite on désoneûr.
Dj'a dit ! »
Ci discours-chal ritoûrna l'assimblèye :
L'èlèfant gangna l'câse èt l'sèyance fout lèvèye.*

*« Dj'èlzès houôteve di d'vins lès gngnèsses »
Mi d'ha l'ci qu'èls-aveût-st-oyou,
« Èt dj'enn'a minme vôr'mint d'manou...
Tot bièsse ! »*

¹⁹ *Magnî a mouyote* 'tremper son pain (dans le café, p. ex.)'.

En 1905 naît, toujours à Seraing, Arthur GERMAIN, auteur de quelques comédies et de nouvelles comme *Prumîr amouîr*, sous-titrée *Ine pitite istwère di Sèrè* :

Ci dimègne-la, Jules Boland s'aveût fêt gâye. Moussi d'on clér costume a cwârès qui lî alève come on want, on tchapê d' paye a l' novèle môde, tchâssètes di sôye èt djènes solés, i d'hindéve li Tchècowe ossi fir qu'on baron. (...)

I s'arèsta â « Papillon²⁰ » po ratinde li tram qui va disqu'à bwès. A sès manîres èt a s' mène soriyante, on polève veûy âhèyemint qu'i s' rafiývê d'ine saqwè. Ine saqwè ?... qwè sèreût-ce a ç't-adjè-la ?... On p'tit radjoûr, naturél'mint... (...)

Jules HENNUY naît à Vierset-Barse (près de Modave) en 1917. Anthologiste et critique, il fut membre de l'Union des auteurs wallons sérésiens et secrétaire de la S.L.L.W. Il écrivit notamment *Lès cwènes di Clok'vèye* et nous a laissé, en 1952, un *Choix d'œuvres wallonnes* consacré aux poètes, conteurs et dramaturges de Seraing... Une véritable mine pour qui souhaitait évoquer le sujet !

*

Tels étaient les auteurs wallons de Seraing ou ayant été actifs dans la Cité du fer et que Jean Rathmès a pu connaître, dont il a pu lire l'œuvre, ce qu'il fit probablement pour la plupart. Du moins sont-ce ceux que Steenebruggen et Hennuy ont jugés dignes de figurer, l'un dans son « Livre d'or », l'autre dans son anthologie. Il faut se reporter aux annuaires de l'Union des auteurs wallons sérésiens pour trouver les noms d'Antoine Rigall, Louis Westphal, Guillaume Quintin, Henri Passeux, André Gérôme, Léon Bourlard, Alfred Génard, Joseph Drock, Georges Jeanpierre, Alphonse Logen, Jules Pagnoul ou Arnold Hiard, tous actifs dans la première moitié du vingtième siècle.

Et il en viendra d'autres et quels autres : Eugène PETITHAN, né à Ougrée en 1920, participant aux activités de diverses troupes dramatiques dont *Émile-Émile* et le *Novê tètâte walon*, écrivant de la poésie, des comédies modernes ; Jean DELMOTTE, qui signa nombre de mises en scène

²⁰ Rue du Papillon.

pour Petithan et nous laissa notamment *Li gendarme a cotes* ; Albert MAQUET, liégeois, certes, mais ancien élève de l'athénée de Seraing et qui consacra quelques-uns de ses admirables poèmes au wallon sérésien ; René LINDEKENS, né à Ramet en 1927, auteur de drames et de poèmes mystérieux,...

Curieusement, dans son *Anthologie de la littérature wallonne* publiée en 1979, Maurice Piron cite un seul auteur sérésien : et c'est... Jean Rathmès !

Tout autre chose, mais significatif de la place du wallon dans la région sérésienne, durant la dernière guerre, et dès mai 1940, paraît à Ougrée un journal résistant sous le titre *Radio Patacoye*²¹, dans lequel Tchantchès symbolise la résistance à l'envahisseur, qui publie, côte à côte, articles et chansons satiriques en français et en wallon et qui paraîtra jusqu'en juillet 1941. À Seraing paraissent, entre janvier 1941 et septembre 1944, quatre-vingt-huit numéros de la « *Churchill gazette* », où les illustrations portent parfois des légendes en wallon et où l'on peut notamment voir, en novembre 43, Tchantchès, agrippé au perron liégeois, piétinant croix gammée, portrait d'Hitler et autres symboles nazis.

Jean Rathmès a donc lu les œuvres de ses prédécesseurs, liégeois, sérésiens et autres, en français comme en wallon. Il y puisa la volonté de renouveler le répertoire dramatique wallon et le fit, avec quel talent, dans quatorze pièces, dont *Priyîre po dès vikants*, *Li p'tit sôdâr*, *L'êfant so l'teût*, *Li Bati*, ainsi que dans des « dramatiques » destinées à la radio (qui, de ce temps béni de l'I.N.R., faisait encore une place respectable à la littérature dialectale). Cela, Jean Brumioul en parle mieux que moi !

Pour conclure, écoutons Jean : « Il me semble, disait-il en 1983 lors d'un entretien à la radio, que j'avais abordé un genre d'écriture qui n'existait pas — au moins au niveau sérésien — pour la bonne raison que les auteurs sérésiens, ceux qui avaient écrit à Seraing — en français, je citerais de mémoire Picalausa, Germeau et compagnie — avaient mis Seraing sur les hauteurs, c'est-à-dire qu'ils avaient apprécié les beautés de la forêt et les Biens communaux, si vous voulez, mais n'avaient pas daigné jeter un regard

²¹ Le mot *Patacoye*, à consonnance bien wallonne, ne signifie rien.

sur le fond, sur la ville de Seraing. J'étais le seul qui avait écrit valablement sur Seraing, en écrivant (...) sur le plan social, sur les souffrances endurées par les ouvriers à cette époque-là. Pour moi, Seraing, c'était cela ! »

Jean BRUMIOUL

**Jean Rathmès,
dramaturge**



Jean Brumioul, trésorier
de la Société de langue et littérature wallonnes

Si je devais proposer, dans le grand jeu que développe la scène wallonne dans la seconde moitié du vingtième siècle, un brelan d’auteurs gagnant, je choiserais Marcel Hicter pour son époustouflante *Acopleûse*²², Albert Maquet pour le feu d’artifice de *Califice, l’ome di nole pâ èt d’ine sawice*²³ et Jean Rathmès pour la densité dramatique des *Convwès d’Paris*, mais, au-delà de cette seule pièce, pour son œuvre entière, importante, originale et rigoureuse. Elle comporte onze pièces en trois actes, trois en un acte et trois évocations radiophoniques. Elle porte donc le nom de son auteur au fronton du théâtre régional, théâtre viscéralement régional mais qui, comme on le verra, atteint parfois à l’universel.

Après avoir, dans sa jeunesse, dévoré Hugo et Zola, c’est en Allemagne, dans un camp de prisonniers, que l’homme de trente ans découvre la littérature dramatique au contact de quelques intellectuels français. Il se familiarise aussi avec les mécanismes théâtraux en participant au montage de spectacles. Rentré en Belgique, c’est en Lucien Maubeuge qu’il rencontre la littérature wallonne et, par voie de conséquence, un intérêt pour la scène dialectale.

Mais il faut travailler pour vivre et élever une famille. Engagé d’abord dans le commerce des matériaux de construction, il entre très vite dans la police de proximité à Seraing, puis au parquet de police à Liège. Je rappelle ces activités professionnelles parce qu’elles apparaissent dans plusieurs de ses pièces. Il utilise donc, le cas échéant, dans ses fictions, les acquis de ces métiers.

Sa première pièce, *Priyîre po dès vikants*, est montée, en 1955, par le *Novê Tèyâte walon*, créé par Léopold Lejeune, comédien et metteur en scène novateur, hélas oublié aujourd’hui. Il fut membre titulaire de notre

²² HICTER Marcel (Haneffe, 1918-1979), ancien directeur général au Ministère de la Culture, poète, adapte « La Célestine » de Rojas sous le titre *L’acopleûse*, créée au Gala wallon de la Ville de Liège en 1964 avec Jenny d’Inverno dans le rôle-titre, reprise par l’Atelier Marcel Hicter pour son vingt-cinquième anniversaire en 1981.

²³ MAQUET Albert (Ougrée, 1922-2009), professeur à l’Université de Liège, poète et dramaturge wallon, titulaire de nombreux prix ; *Califice, l’ome di nole pâ èt d’ine sawice* a obtenu le prix du Gouvernement et a été créé en gala au Palais des Congrès de Liège avec François Duysinx dans le rôle-titre.

société. Lejeune s'investit à l'époque dans une rénovation du répertoire et de la mise en scène, travaillant parfois avec des bouts de ficelle, assumant des risques, voire des ratés, mais « secouant le cocotier »²⁴.

Priyîre po dès vikants se présente en quelques tableaux qui forment un long acte. Deux couples — deux frères ayant épousé deux sœurs — vivraient sans soucis si les femmes ne se montraient jalouses par tempérament. Pour freiner cette jalousie, elles consultent une cartomancienne qui fait diversion en leur annonçant un deuil prochain dans la famille. À partir de cette prédiction, la vie des deux couples tourne à l'aigre, chacun se demandant qui va mourir ou supputant ses chances d'échapper au fatal destin. Survient Henri, un colonial, pour annoncer aux deux hommes qu'ils ont un demi-frère au Congo. Ce pays, réputé malsain, en fait un mort potentiel tout désigné. Retrouvant leur raison de vivre, ils feront volontiers une prière pour ce vivant... condamné par une cartomancienne.

Scénario un peu forcé, un peu dérangent ? On peut se poser la question. Ou encore malice de l'auteur qui veut jouer un bon tour au spectateur tout en l'amusant ? Il paraît que Lejeune avait introduit des marionnettes dans le spectacle, ce qui démontrait une démarche caricaturale... Mais je n'ai pas pu consulter le texte original. Dominique Rathmès m'a retrouvé une version radiophonique ; son père a probablement retravaillé sa première mouture en introduisant notamment un récitant, et cette version a été diffusée en 1965.

Sa deuxième pièce, *Baclande*, doit être regardée comme sa première grande œuvre, la révélation. Elle est créée en novembre 1959, par le Théâtre dialectal populaire, fondé en 1957 par Camille Caganus²⁵ et Jenny

²⁴ LEJEUNE Léopold (Ans, 1910-1985), comédien et metteur en scène, infatigable animateur de la scène wallonne, fonde le *Novê tètâte walon* en 1955, se bat pour obtenir la création d'un *Théâtre national wallon* qui ne vivra malheureusement que quelques années.

²⁵ CAGANUS Camille (Liège, 1912-1958), programmateur littéraire à la station de Liège de l'I.N.R., mieux connu des auditeurs sous le pseudonyme de Jacques TRISTAN (superbe voix radiophonique).

d'Inverno, dans une mise en scène de Léopold Lejeune. Ce n'est pas un hasard. La soirée se déroule dans la salle de l'Émulation, sous l'égide des Amis de Radio-Liège²⁶.

Baclande est le personnage central de l'action, celui dont tout le monde parle mais qu'on ne verra jamais. Il a en effet quitté l'entreprise familiale pour aller vivre à sa guise. Sa femme ne l'a pas suivi ; elle est restée dans la famille de son mari, dirigée fermement par la mère, une femme intransigeante, un vrai personnage à la Mauriac. La vie s'organise donc sans Baclande, mais tous restent obsédés par le caractère, la force, la personnalité de cet homme. Un beau jour, on le croit rentré au pays. Simultanément, on apprend qu'un crime crapuleux vient d'être commis et que son auteur s'est ensuite blessé gravement dans un accident. Transporté à l'hôpital, il subit une trépanation et va mourir. Il s'agit bien de Baclande. La famille avertie refuse d'aller reconnaître le corps du moribond, de crainte de ternir la mémoire de son « chef ».

Tout Rathmès se trouve déjà dans cette pièce, avec son sens de la construction dramatique et l'implacable réalité de l'analyse psychologique, autour du thème de l'absence. Il installe d'emblée un climat d'animosité entre les personnages et le maintient dans une même intensité jusqu'au bout. Pièce âpre où certaines répliques partent et portent comme des coups de couteau. Je vous donne à imaginer que, il y a cinquante ans, une partie du public s'est trouvée déstabilisée par cette œuvre.

Ce public pourra s'émouvoir en 1963, au Trianon, en prenant fait et cause pour *Li p'tit sôdâr*.

L'histoire commence dans les années qui précèdent la guerre, dans l'entreprise de construction Loriani. Le fils cadet accomplit son service militaire que vient prolonger la mobilisation. Méprisé par son père et ses deux frères, il restera *li p'tit sôdâr* dont on ne connaîtra d'ailleurs jamais le prénom. Seule sa mère prend quelque souci de lui, mais elle glisse doucement dans la folie. *Li p'tit sôdâr* sera prisonnier. On le retrouvera en 1946, amputé d'un bras perdu dans un bombardement. Mais il refusera de

²⁶ *Les Amis de Radio-Liège* : association créée en 1948 déjà pour défendre la présence hebdomadaire d'une soirée wallonne sur chacun des postes régionaux, qui joua un rôle important d'animation et d'appui auprès de la radio liégeoise.

participer à une cérémonie organisée pour les invalides de guerre. Il restera à l'écart, seul, toujours seul.

Ce personnage attachant vient s'ajouter au cortège des mal aimés de notre répertoire : les *Bouyote* et les *Pid d'poye*, les *mâ sintis*, les *k'hustinés dèl vicàrèye*. On le devine donc aisément, l'auteur nous plonge ici dans un drame pur, cruel parfois, tout en évitant le piège du mélo, même si les mouchoirs ponctuent la dernière scène.

Changement de ton avec *L'ôr è l'île ou L'ouhê d'crustal* (1964).

Une famille sans le sou s'installe dans une maison délabrée sur une île de Meuse. Chacun y vit au gré de sa fantaisie, avec beaucoup plus de nonchalance que d'énergie. Avec quelques rêves aussi, nourris de l'espoir qu'une comédie, « *L'ouhê d' crustal* », écrite par le jeune Simon, sera bientôt créée sur une grande scène. Mais l'un d'eux découvre, dans un vieil appentis, un coffre avec des pièces d'or. Du coup, les rêves changent, les caractères s'aigrissent. Une étrangère — qui avait été reçue avec beaucoup d'hospitalité au sein du groupe — s'esquive avec le magot. Elle en connaissait l'existence : il avait été volé et caché par son père. Le trésor envolé, nos gens vont retrouver leur humeur sereine et le quotidien sans argent, donc sans problème.

Cette comédie d'excellente facture oscille du léger au sérieux, toujours aromatisée d'humour. À tout prendre, on peut la considérer comme une fable : l'argent ne fait pas le bonheur ! Mais l'auteur se garde bien de moraliser. Au spectateur de dégager de cette histoire plutôt plaisante la leçon de simplicité qu'elle renferme. Simplicité ? Ça tombe bien : c'était une des qualités de Rathmès.

Retour à l'écrivain solide, habile dans la dissection du cœur humain avec *Lès convwès d'Paris*.

Trois personnages dans une sorte de huis clos. Manuel est victime d'un accident qui le laisse amnésique. À sa sortie de l'hôpital, il est accueilli par sa belle-sœur Gabrièle. Sa femme Sara a en effet disparu depuis trois mois ; on prétend l'avoir vue prendre le train pour Paris. Manuel — qui a réappris à aimer sa femme sur une simple photo — va chaque jour l'attendre à l'arrivée du train de Paris. Mais un journaliste un peu fouineur, Herman, n'admet pas la thèse du voyage précipité à Paris. Il mène son enquête et

recueille un vague témoignage de batelier. À son avis, Gabrièle — qui aime secrètement son beau-frère — a poussé Sara dans le canal. Mais on n'a jamais retrouvé de corps et Herman ne possède aucune preuve. On ne connaîtra donc jamais la vérité et, sous l'œil attendri d'une Gabrièle résignée, Manuel continuera d'aller chaque jour à la gare pour l'arrivée du *convwè d' Paris*.

Avant jugement, j'appelle un témoin à la barre : Jo Duchesne²⁷, écrivain wallon, journaliste, un de nos meilleurs critiques wallons (hélas aussi un des derniers). Au lendemain de la création le 28 février 1965 au Trianon, il écrivait dans « Le Monde du Travail » :

« Je pèse mes mots : *Lès convwès d' Paris* est un chef d'œuvre de notre théâtre dialectal. Je dirais même que c'est peut-être la seule pièce du répertoire qui pourrait être avec honneur adaptée en français ou dans une langue étrangère. Jamais peut-être, on n'a assisté au théâtre wallon à une œuvre d'une pareille densité, écrite avec une telle rigueur dans le développement, avec une telle science dans l'articulation des scènes, avec un sens aussi étonnant de la psychologie et, disons le mot, avec une telle profondeur. »

J'ajouterai simplement : c'est du théâtre universel et, à mon estime, c'est le chef-d'œuvre de Rathmès²⁸.

Après cet admirable exercice de psychologie, l'auteur aborde le terrain politique avec *À dièrin vikant* (1965). Il nous entraîne au sein d'un mouvement de jeunes, conduit par un certain Prèyal qui défend des idéaux de justice et veut se faire entendre d'un parti. Mais ce parti est noyauté par un groupe réactionnaire qui désavoue son vieux président. Ledit groupe réussit à diviser les jeunes et finalement Prèyal sera bêtement tué dans une confrontation.

²⁷ DUCHESNE Jo (Saint-Nicolas, 1901-1988), professeur, journaliste au « Monde du Travail », poète, président du Prix des critiques, auteur d'adaptations de Molière, Tchekhov, Shakespeare (cf. Wallonnes 3/1996).

²⁸ La pièce avait été créée par Jenny d'Inverno, Alphonse Schoonbroodt et Guy Rena dans une mise en scène de Michel Oronto. Plus tard, elle sera enregistrée en studio pour la télévision par l'Atelier Marcel Hicter.

S'affirme ici le souci majeur de Rathmès pour une justice qui défend tout le monde selon les mêmes règles, pour une vie sociale plus équilibrée où les faibles ne sont pas écartés, voire écrasés, et où les jeunes peuvent construire un avenir à leur mesure.

Pressentiment ? La pièce est proposée au Gala wallon de 1965... Si l'on compte bien, trois ans avant la grande agitation de 1968. Elle s'inscrit donc parfaitement dans l'actualité. On signalera une évolution dans la construction dramatique : l'auteur divise l'action en tableaux plus courts et en des lieux divers²⁹.

Avec *Li Hèrlèye* (1966), l'auteur se lance dans un autre jeu : une intrigue policière.

Il n'est probablement pas inutile de rappeler que l'expression *fé hèrlèye*, très peu utilisée de nos jours, vient du vocabulaire minier et signifie 'faire de la casse'.

Quand s'ouvre le rideau, Miyin Dôr, gros exploitant de garage, est mort. Suicide ou meurtre ? Une première enquête menée par un commissaire, curieusement appelé Populaire, démontre qu'il s'agit d'un assassinat. Reste à trouver le coupable. Et dès lors, le développement des investigations va « *fé hèrlèye* », va peu à peu décomposer, démantibuler la famille. Entre veuve, fille, belle-fille, fils et beau-fils, les accrochages, les soupçons, les coups bas, les accusations vont se multiplier dans une ambiance de plus en plus tendue ; de sorte que cette pièce policière fait, dans son cheminement, largement place à une mise en éclairage de la psychologie des personnages, tous enfermés dans leurs mensonges. Ce drame familial fait penser à l'intrigue et au climat de *Baclande*. C'est aussi une pièce dure, sans concession.

L'auteur exploite plus directement ses connaissances du métier de policier en écrivant *Djeûs d'adrèsse* (1968). On entre ici dans un commissariat de la P.J. et on n'en sort pas. On y croise des personnages peu intéressants qui utilisent trucs, ficelles et faux témoignages dans une

²⁹ Il existe une même pièce sous le titre *Prèyal* qui semble avoir été écrite avant. Un long monologue en fin de deuxième acte a en effet disparu. Je n'ai trouvé aucune mention d'une éventuelle interprétation sous ce premier titre.

VILLE DE LIEGE



Milo
MAR
TINET

GALA WALLON 1969

Couverture du programme distribué lors de la représentation de *Li Bati*
de Jean Rathmès à l'occasion du Gala wallon de 1969.

histoire compliquée qu'il ne faut pas prendre au pied de la réalité sous peine d'en relever les invraisemblances. Mais sans doute sont-elles voulues par l'auteur pour se gausser d'une certaine aberration du système.... Déçu par des méthodes dont il fut parfois le témoin, Rathmès semble avoir voulu les dénoncer. Mais pour une fois, à mon avis, il ne réussit pas à convaincre. Je ne crois pas que cette pièce ait souvent été jouée depuis sa création.

Mais en cette même année 1968, on retrouve notre véritable auteur dans *Li Bati*. Il obtient le prix de littérature dramatique de la Province, et l'œuvre est présentée au Gala wallon de la Ville de Liège en 1969.

Ni drame, ni comédie, une tranche de vie d'un quartier populaire avec ses temps d'émotion, ses minutes de gaieté, ses petites angoisses, ses défis naïfs, ses éclats et ses humeurs.

Marcotî, un commerçant enrichi, est venu s'installer sur le Bati, au milieu des petites gens qu'il ne méprise pas vraiment, mais qu'il essaie quand même d'épater et qu'il irrite par son train de vie. En somme, c'est l'élément étranger, perturbant, qui vient s'immiscer dans un agrégat homogène et qui en est fatalement rejeté. L'intrigue se noue autour de la disparition d'une « *Rotapil* », une lessiveuse dernier cri acquise et fièrement exhibée par les Marcotî, au grand dam des femmes du Bati qui lessivent encore à la planche et à la main.

On a d'abord l'impression d'assister aux petits heurts inévitables dans tout voisinage confiné, mais progressivement on sent que le désaccord social se marque, s'approfondit. L'auteur utilise le théâtre pour dire « l'indignation d'une communauté qui souffre de son état d'infortune perpétuel et qui s'insurge lorsque la richesse lui apparaît de plus en plus insolente »³⁰.

1959-1969, décade prodigieuse pour Rathmès qui, en homme de métier consciencieux, apporte des pierres solides pour maintenir l'édifice du répertoire théâtral wallon. Mais il prend conscience aussi qu'il faut divertir le public, lui donner à réfléchir en l'amusant. Il tempère son indignation, bride son intransigeance et s'octroie la récréation qui est aussi destinée aux bons élèves.

³⁰ Phrase extraite de la présentation par l'auteur dans le programme distribué à la création.

L'èfant so l'teût (1970) s'inscrit dans la saine tradition de la comédie wallonne.

On y devine une inspiration très personnelle, en tous cas dans le chef du personnage central, Isaac, qui rêve de bâtir sa maison à la campagne. Il met d'autant plus d'énergie dans ce projet que sa famille est très mal logée. Sa femme, elle, désirerait un appartement et les trois enfants s'accommoderaient mieux d'une voiture. Une annonce vient balayer ces aspirations : Corine, la fille, attend un bébé. *I fârè bin mète l'èfant so l'teût*. Et d'imaginer de construire une cabane sur le toit. Mais non ! Tout s'arrangera quand l'oncle du père du bébé, après avoir exprimé son courroux et refusé son aide en un premier temps, se laissera amadouer en un deuxième temps et installera le jeune couple déceimment. Tout est bien qui finit bien.

L'auteur, si profondément indigné naguère, se montre ici plus bonhomme. Et c'est avec ce naturel bonhomme — qu'on lui connaissait dans la vie —, c'est en laissant déborder une belle humeur, jusque là réservée, qu'il compose *Hoûte on pô, Diogène* (1971).

Il s'agit d'un vrai vaudeville avec ses multiples entrées et sorties, ses surprises, ses rebondissements, ses quiproquos, ses méli-mélos.

Le personnage central, Diogène — le mieux dessiné — est chômeur et, par intermittence, souffleur de théâtre. Il se voit volontiers en artiste, mais il se montre nonchalant, versatile, *on pô bâbinème*. Sa famille tire le diable par la queue et il essaie, pour en sortir, de marier ses filles à des hommes argentés. Tous les incidents que provoquent ses tentatives ne se racontent évidemment pas.

Pour la petite histoire des accessoiristes, on notera que la sacro-sainte bouteille de *pèkèt* est remplacée par du whisky, un authentique écossais de marque *Loukèkwès*. De toute façon, ce breuvage international entretient fort bien la mécanique qui tourne très rond, bien huilée, surtout au premier acte (le meilleur) ; elle grince un peu au troisième, mais sans grand dommage pour la conduite de l'action qui roule jusqu'à son terme dans la bonne humeur, sinon dans la farce. Sans doute la pièce de Rathmès le plus souvent représentée en ces dernières années.

On peut avoir des raisons de lui préférer *Basse vôte* (1979) pour sa verve et ses changements de couleur : de la vraie comédie à la vraie farce.

L'action se déroule dans un café de banlieue avec une tenancière solide qui mène rondement son affaire au milieu d'une clientèle marginale :

marchands de *clikotes*, petits voleurs malhabiles, faux aveugle mendiant et, en prime, un inspecteur de police inévitable. On y voit aussi s'agiter un homme qui trafique des matériaux de construction, colérique, dominateur, surnommé *li Kèzèr'* (en dehors de toute allusion historique). L'intrigue se noue autour du mariage, annoncé mais contesté, d'Aurélië, fille adoptive de la patronne, avec un instituteur. Des dialogues vifs dans un wallon coloré donnent le ton et soutiennent le rythme. Un joyeux tableau populaire, mais en même temps un constat social.

Basse vôte est la dernière grande pièce de Rathmès qui, en 1982, reçoit le prix de la Province pour l'ensemble de son œuvre.

*

Il faut signaler trois pièces en un acte de sujet et d'intérêt différents.

Sophie èst riv'nowe (1966). Sophie était partie pour échapper aux simagrées de ses deux soupirants et éviter de choisir entre les deux. Elle revient pour en épouser un troisième. C'est typiquement un « lever de rideau » comme on disait autrefois. On peut trouver dans celui-ci un certain ton moliéresque.

Carnaval (1979) n'est, à tout prendre, qu'une pochade de circonstance, peut-être un acte de commande.

Tote li douceûr dè monde coule d'une autre veine. Sauf erreur, cette pièce n'a jamais été jouée sur scène ; on l'a entendue à la radio la veille de Noël 1971. Jane aimait Lyonel, mais celui-ci l'a quittée pour devenir mercenaire. C'est le Lyonel qui annonce son départ à la fin de *Li Bati*. Mais les années ont passé et, un soir, Lyonel revient... *Confidences*. Théâtre intimiste en grisaille.

*

En 1960, responsable alors des émissions dialectales, j'ai entrepris une démarche auprès des sociétés littéraires pour tenter de sensibiliser les auteurs à l'écriture radiophonique. Ce ne fut pas un succès. Trois auteurs répondirent : Jules Lempereur³¹, René Lambion³² et Jean Rathmès.

³¹ LEMPEREUR Jules (1885-1982), distingué par le Prix des Critiques wallons pour *Li paradis r'trové* en 1959.

³² LAMBION René (Aywaille, 1911-1997), bon artisan de la langue : souvenirs et récits.

Ce dernier me proposa un sujet historique, un jeu illustrant une *Complainte des paysans liégeois sur le ravagement des soldats*. Ce texte est relativement bien connu des wallonisants ; l'intégral a été publié par Jean Haust en 1939 et un extrait ouvre la *Petite anthologie liégeoise* de Maurice Delbouille (1950). C'est donc à partir de ce texte — dont il utilise d'ailleurs plusieurs extraits — que Rathmès écrit *L'Ailî rèye*.

Il a bien assimilé les règles fondamentales du genre : la primauté du texte, l'identification des personnages, la possibilité de changements de lieux multiples et rapides, une conception dramatique qui permet de créer des ambiances.

Nous sommes en 1631, au cœur de la guerre de Trente Ans, chronologiquement et géographiquement. La Principauté de Liège — qui défend difficilement sa neutralité entre France, Espagne et Provinces-Unies — doit laisser passer les armées étrangères sur son territoire. Mais ces troupes et surtout les bandes de déserteurs qui s'en décrochent pillent la région. De surcroît, dans la cité — dont un des bourgmestres est Sébastien Laruelle — les querelles politiques s'enveniment et la misère atteint un niveau inquiétant. Le prince-évêque Ferdinand de Bavière se trouve à Huy ; on annonce son retour, espéré par les uns, redouté par les autres.

Ailî, le personnage central, incarne l'esprit liégeois. Indépendante, forte mais sensible aux malheurs des autres, *rôbaleûse* mais généreuse, elle fera taire son amour pour Toumas pour se fondre dans le peuple, son peuple. Ne déclare-t-elle pas :

Mi, c'èst m' couër qui m' touïrmète. Dji rêfûze dè l' houïter pace qui dji n'a nou tins a piède avou lu. Mi rêzon m'a tofêr rik'mandé dè roter dè costé dèl sipèheûr qwand l' l'oumîre ni s'tape nin so turtos. I-n-a tant qui tchoûlèt so m' passèdje. On trîme, on lanwihe si sovint d'vins mès rowes. So-dju tote seûle a discovri, a k'pougn'ter lès hisses dèl mizère ? So-dju seûle a 'nnè sofri ? Après mi, qui èst-ce qui s'hagn'rè lès deûts ?

Plus tard, elle dira à la femme du bourgmestre :

I fâre bin qu'on s'distoûne di vos-ôtes (lès bordjeûs) èt qu'on cwîre après cila qu'a-st-on pus grand pouvwr (li prince). Fâte dèl mizère, li hayîme si stind è payis. Lès vârlins s'ahoplèt dèdja d'vins lès cwènes, i-n-a dès cis qui vont d'veûr touwer po haper on bokèt d'pan. Lès bordjeûs n'ont pus qu'ine sôre è l' tièsse, zèls qui magnèt co a leû fâim. I vôrît bin wârder

leûs-avintêdjes qu'i nomèt libèrté. S'i polît fé bouffe, ci sèrèût 'ne grande victwère. (...) Cwite a v'chagriner, dji so dè costé dèl rascaye, l'atinrihante rascaye qu'enna si bin s' compte di djèmi.

On l'entend bien : c'est le Rathmès blessé par l'injustice qui, une fois de plus, pose et repose le problème de l'inégalité des destinées.

L'Aîlî rêye fut enregistré au printemps 1961 avec vingt-cinq comédiens et comédiennes (Jenny d'Inverno tenant le rôle d'Aîlî), selon une méthode que mon collègue namurois David Gérard et moi utilisions : plutôt que de travailler sur les filtres que nous offraient de nouvelles tables de mélange, nous enregistrions les scènes extérieures en extérieur, souvent à la nuit tombée pour limiter les bruits mécaniques intempestifs. La diffusion le dimanche 16 avril 1961 connut un certain retentissement.

Sur sa lancée, Rathmès s'attelle à une deuxième œuvre radiophonique, *Lès vwès dèl nut'*, qui lui vaut le prix Camille Caganus 1961, prix instauré par le Royal Caveau liégeois, et qui est diffusé le 21 janvier 1962.

Nous ne tournons plus une page d'histoire, cette fois, nous entrons dans l'actualité grise de la banlieue. Je dirais volontiers que c'est un film des frères Dardenne avant les frères Dardenne.

L'auteur glane dans ses souvenirs de policier en patrouille pour évoquer les incidents, les accidents, parfois les drames, qui émaillent la nuit de la rue. Un milieu propice à créer des ambiances. Avec, au premier plan sonore, les pas de l'inspecteur Leclerc arpentant Seraing ; entrant au café dont Rosa, la serveuse, va s'échapper avec un bel Italien ; allant jusqu'au canal où l'on a repêché une noyée ; montant à la Troque pour recueillir un enfant abandonné. Les voix de la nuit disent des choses tristes... parce que le plaisir constitue une denrée rare dans le petit monde des laissés pour compte. Fidèle à lui-même, notre bonhomme !

Avec sa troisième œuvre radiophonique, *Lès ôres d'avri* (1962), le dramaturge retrouve un thème qui lui est cher, celui de l'absence.

Manuel et Sevrin sont partis courir l'aventure à l'étranger, avec Clara, une serveuse de bar peu recommandable mais qui aime sincèrement Sevrin. Un jour, Clara rentre seule au pays. Plus tard, on découvre Manuel blessé. Revenu à Seraing, il a été agressé par Clara ; elle croit en effet qu'il a tué Sevrin au cours d'une vive dispute. Au bout d'un long suspense, ponctué

par la musique que le vieux Salomon joue à l'orgue, Sevrin réapparaît à son tour, par un beau dimanche d'avril. Le drame trouve un épilogue heureux.

Rathmès semble moins maîtriser son sujet, cette fois. En multipliant les péripéties, il rend plus difficile le suivi de l'action à la seule audition.

*

« On n'est jamais content de ce qu'on fait quand on veut être honnête avec soi-même » déclarait modestement notre écrivain dans une interview. Il avait cependant toutes les raisons d'être content, cet homme qui s'était fait tout seul, car il avait marqué notre théâtre de son empreinte.

En conclusion, on ne peut que rassembler en bouquet les mots utilisés pour caractériser sa production : rigueur, analyse, densité, profondeur, humanité... Toutes notions exprimées dans une langue qui coule de source et ne manque pas de style.

Cet homme discret suscitait la sympathie et la confiance. J'admire l'auteur, mais je suis heureux d'avoir connu l'homme³³.

*

³³ Merci à Gilbert Georges et à Baptiste Frankinet pour leur apport en documentation.

Bibliographie

Théâtre

- Priyîre po dès vikants* (9 tableaux) 1955, Novê tèyâte walon.
Baclande (3 actes) 1959, Théâtre dialectal populaire.
Li p'tit sôdâr (3 actes) 1963, Trianon.
L'ôr è l'île ou L'ouhê d' crustal (3 actes) 1964, Trianon.
Lès convwès d' Paris (3 actes) 1965, Trianon.
À dièrin vikant (3actes) 1965, Gala wallon, Trianon.
Li Hèrlèye (3 actes) 1966, Trianon.
Sophie èst riv'nowe (1 acte) 1966, Trianon.
Djeûs d'adrèsse (3 actes) 1968, Trianon.
Li Bati (3 actes) 1969, Gala wallon, Opéra. Prix Province 1968.
L'èfant so l'teût (3 actes) 1970, Trianon.
Houûte on pô, Diogène (3 actes) 1971, Trianon.
Tote li douûceûr dè monde (1 acte) 1971, radio.
Basse vôte (3 actes) 1979, Trianon.
Carnaval (1 acte) 1979, Trianon.

Radio

- L'Ailî rèye*, 1961, R.T.B. Liège.
Lès vwès dèl nut', 1962, R.T.B. Liège. Prix Camille Caganus 1961.
Lès ôres d'avri, 1962, R.T.B. Liège.

Guy FONTAINE

**Jean Rathmès,
poète**

Jean Rathmès... un écrivain qui aurait dû être un ouvrier.

Dj'a faim dè scrîre. Nin tot l' minme qwè. Dji n' so nin assez sùti po fè tchif-d'ouïve avou tot l' minme qwè. Dji scrèye è walon : c'è-st-ine tchûze qui dj'a fèt paski c'èst l' linguadje qui dj'a l' pus' èployî è m' vicâreye. Mi père èsteût houyeû. Il a stu houyeû 45 ans â lon et s'ennè vantève-t-i, l'èstèné. [...] il-èsteût fîr d'esse bwèheû dèl nut' à Colâr. T'as v'nou fouï d'on pantalon d' teûle èt c'èst d'vins on pantalon d' teûle qui t'enn'îrès. C'èsteût li spot amon lès ovrîs dè trèvins di m' djônèsse. [...] por lu, l' fi d'in-ovrî divève gangnî s' vèye à l'ovreû, c'èsteût l' dreût dè djeû, èt i falève avu l'fîrté d'çou qu'on fève èt mostrer qu'on-z-aveût d'l'oneûr.³⁴

Ces quelques lignes extraites d'un document manuscrit – et inédit – de Jean Rathmès, daté du 18 juillet 1980 peuvent, à elles seules, expliquer l'intérêt – on pourrait dire l'engagement – de celui qui allait, malgré tout, prendre le chemin de l'école plutôt que celui des usines sans oublier, ni renier, ses origines et ce qui avait fondé la culture de son enfance.

Si elle ne fut pas un cadre de sa vie, l'industrie fut un de ses thèmes de prédilection. Dans ses descriptions parfois épiques comme dans ses évocations des petits faits de la vie quotidienne et sans rejeter, bien au contraire, ce parler sérésien qui fait de ces gens *dès râyèûs d' clâs*. Un monde, une poésie, ses personnages...

*Pière, acropou so 'ne basse tchèyîre,
Tot fougant 'ne pîpe si r'hape ine gote.
Si feume Catrène qu'a-st-aponti
si neûre calote, si blanke tchimîhe,
si nou pal'tot, sès fins solés,
ricwîre à l' vole
on boton d' col
è l' bwète âs clâs
qu'èst so l' djîvâ.*

³⁴ Texte manuscrit inédit daté du 12/7/1980

*Piére, acropou so 'ne basse tchèyîre,
 si r'hape ine gote di Magârni,
 li pus deûre tèye dè beûr Marîye.
 Êt s'feume Catrène, po l' blanke tchimihe,
 ricwîrt à l' vole
 on boton d' col
 è l' bwète âs clâs
 qu'èst so l' djîvâ.*

*Èle li a dit qwand 'l a rintré
 di s' deûre djoûrnêye à Magârni :
 « Pusqui v's-alez à l'èter'mint
 d'à Cèlèstin vosse mêste-ovrî,
 dj'a-st-apontî vosse neûre calote,
 vosse blanke tchimihe, vos fins solés
 èt dj' cwîr à l' vole
 on boton d' col
 è l' bwète âs clâs
 qu'èst so l' djîvâ. »*

*Piére, acropou so 'ne basse tchèyîre,
 a rèspondou à s'feume Catrène :
 « Rawåde ine gote qui dj' foume mi pîpe !
 Li mêste-ovrî m'a-st-aminé
 so Magârni, po m'fê crèver ;
 èt l' mâhêtî, so Magârni,
 m'a v'nou cwârer lès djoûs passés.
 À l'èter'mint d'à Cèlèstin
 fât qu' dji halcote:
 dji beûrè 'ne gote
 èt pwis co 'ne gote
 èt gote so gote..
 Done-mu m' calote
 èt m' blanke tchimihe,
 mi nou pal'tot,
 mès fins solés
 èt s' cwîre à l' vole
 on boton d' col*

*è l' bwète âs clâs
qu'èst so l' djîvâ !... »³⁵*

Images de l'intimité du petit peuple avec, en filigrane, cette révolte un peu sourde qui peut éclater en revendications comme celle du discours extrait de son recueil *Lès hoûlâs d'zos lès steûles* :

— « *Camarâdes !
Ravôtis d'vins lès pleûs
d'ine îdèye qui nos chève di loupîre,
nos discovrans nos dreûts !*

*Nos-èstans pus virlih sins l'ègzimpe di nos tâyes.
Nos-èstans pus virlih sins leû sogne èt leûs plâyes.*

*Po disfûler nosse nut' èt rêzoner nosse mwért,
po rêshandi nosse coûr, nos tchûzihans l'èspwér
l'èspwér capâbe, come ine fwèce ritrovêye,
di nos sout'ni tant qu'nos lût'rans
èt disqu'à tant
qui l'pus simpe dès bouneûrs si mète a nosse pwèrtêye
come ine sacwè qui nos avans gangnî,
come ine sacwè qui nos-avans payî !³⁶*

*On n' s'èhale nin dèl powézèye
A payis d'fiér dès râyeûs d' clâs.
On n' fruzihe nin po dès tchîthêyes
Li cou so l'tèris' dès cwèrbâs.
Mins qwand l'père èst moussi d' bleûve teûle
Li rodje dè song' wåde dès cwaheûres*

³⁵ *Étermint*, paru dans le journal *L'onde wallonne*, Liège, 9-16 novembre 1952, cité dans Maurice PIRON, *Anthologie de la littérature wallonne*. Liège, Pierre Mardaga, 1979, pp. 542-543.

³⁶ Extrait de *Li discours* du recueil *Lès hoûlâs d'zos lès steûles*. Seraing, Éditions « Le point », 1954, p. 17.

*A scrîre lès hoûlâs d'zos lès steûles
Rîmês d'vins lès plâyes dè mâleûr.*³⁷

C'était, dans notre chanson, notre manière d'exprimer ce ressenti, cette émotion devant ces *Houlâs d'zos lès steûles*, une œuvre bien courte — l'édition de ce recueil qui a reçu le prix des critiques en 1953, fait tout juste 33 pages, mais elle est traversée d'un souffle qui n'est pas sans rappeler les envolées lyriques d'un Victor Hugo, « Waterloo ! Waterloo ! Morne plaine ! / Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine, / Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons, / La pâle mort mêlait les sombres bataillons ».

*O cité !
fîvreûse cité di nosse misère,
ossi vîle qui l'prumîre ouhène
qu'a crèhou d' lé l'prumî tchèsté.*

*Payis r'bouté dè rèscompinses di Dièw,
sins toûr ni catèdrâle.*

*Payis hoyou fou dèl colére
èt fou dè trêts d'aloumîre
qui k'hiyèt l'firmamint
divant lès côps d'tonîre.*

*Sèrè,
rodje come li song',
li vindjince
ou l'èsblawihante êreûr
D'on djoû qu'n'a mây vinou !...*³⁸

Le souffle d'un Hugo. Peut-être était-il un de ses auteurs favoris. Et les traits vifs, précis d'un Jean Donnay plutôt que les formes appuyées d'un

³⁷ Extrait de la chanson *Sèt' solos po Rathmès*, figurant sur l'album 33 tours *Tchansons*, 1987. Paroles de Guy FONTAINE, musique de Jacques LEFEBVRE.

³⁸ Extrait de *Â couër dèl nut'* du recueil *Lès hoûlâs d'zos lès steûles*, p. 5.

Paulus pour illustrer cette curieuse relation de je t'aime moi non plus, d'attraction-répulsion que l'on peut ressentir devant cette beauté sauvage, cette violence et cette force qui attire vers les rougeurs des nuits dans les banlieues industrielles comme elle attire sur les flancs des volcans. Une industrie qui nourrit, mais une industrie qui éreinte les corps et qui façonne les âmes :

*podrî sès meûrs,
èlle èst là,
l'arèdjêye qui t'a-st-adjusté ine âme
sol foûme di sès-acîrs...*³⁹

T'as v'nou fou d'on pantalon d'teûle èt c'est d'vins on pantalon d'teûle qui t'enn'irès. Même s'il est parti dans le costume d'un employé, Jean Rathmès a toujours gardé *d'vintrinn'mint* cette sève ouvrière. Sans résignation mais comme pour partager cette volonté dont il a en quelque sorte donné l'exemple par sa propre vie, qu'il est toujours possible d'en sortir. Mais il est des choses dont on ne peut se départir, des choses qui prennent corps dans son évocation de sa ville de Seraing :

*Seûl'mint, pace qui dji d'mane on tèmon di t'deûre tère,
di tot çou qu'est strindou d'vins lès grawes dèl misère,
pace qui dji hé l'ritchèsse qui florih sins nou r'grèt,
dji m'sin clawé d'zos t'cîr come l'awèye so l'ôrlodje,
dji m'ric'noh di t'prôpe song '— èt Diu sèt s'ti l'as rodje ! —
èt dji lanwih bièssemint qwand dji so-st-èrî d'twè.*⁴⁰

Romantisme de fer et de feu, nourri des revendications ouvrières et des souffrances du peuple, des *petites gens* comme disait Simenon. Tiens, encore une évocation, une image, un souvenir raconté lors de notre première rencontre. Comme celle de Simenon écrivant son premier Maigret dans une barque à demi échouée dans le port de Delfzijl, celle de Jean Rathmès qui avait posé, lui, sa machine à écrire sur une caisse en bois et qui, assis sur un tabouret de fortune, écrivait quelques vers ou répliques d'une pièce de

³⁹ Extrait de *Â coûr dèl nut'* du recueil *Lès houûlâs d'zos lès steûles* p. 7.

⁴⁰ Extrait de *Â coûr dèl nut'* du recueil *Lès houûlâs d'zos lès steûles* p. 6.

théâtre tandis que s'affairaient autour de lui ceux qui venaient de déménager meubles et cartons dans sa maison de Nandrin.

Peut-être s'évadait-il alors à la poursuite de *l'ouhê d'crustal*. Dans les répliques de l'*Ôr è l'île* ou les rimes écrites par ailleurs et qui se retrouvent dans la pièce ?

*Dj'a-st-oyou l'ouhê,
I tchantéve fou sâhon
Apîceté so 'ne cohe d'ôr
I tchantéve por mi,
L'ouhê â gozî d'veûle.
A houte di mès sov'nîs
L'ouhê a pièrdou s'nom
Et dji n'so pus tote seûle*

*Qwand mi-ome rivinrè dèl guère,
Dji n'ôrè mutwè pus
Lès bruts qui n'si fèt nîn,
Dji n'ahow'rè pus l'nut'
Rètrôk'léye è cina
Po mahurer l'êrêur.
Dj'ârè mès contes à dire
Qui lu creûrè sûr'mint.
L'ouhê tchante co todî
Mès-èspwèrs, d'ine grêye vwès,
I gruzine mi bouneûr
So l'êr d'ine pâye à fê.*

*Mi-ome hoût'rè come mi
Tot çou qu' l'ouhê raconte,
S'il arive à m'ridjonde,
S'i sâye di m'ritrover.⁴¹*

Comme en écho à la misère des ouvriers, voici les plaintes des femmes et des mères dont le fils ou le mari sont partis à la guerre. *Et c'est todî li*

⁴¹ Tapuscrit inédit, portant la date : « 1975 ».

*p'tit qu'on sprâche. La main-d'œuvre devient chair à canon èt lès law'ris
sont todi po lès hôts.*

Law'ris

Mi fi !

Qwand il ont 'nn'alé

Li flouhe èsteût-st-ossu spèsse

Ossu èbalêye.

Dès hôts-èclameûres montît fou tot-avâ

On s'ènondeve di lès vèyi

Si bès, si fîrs, si grands.

Qwand l' gènèrâl a passé

On-z-a brêt : « Vîve li gènèrâl ! »

Qwand l' colonél s'a mostré

On-z-a brêt : « Vîve li colonél ! »

On-z-a minme brêt « Vîve li piyote ! »,

Qwand l' piyote a d'filé.

Oûy, i sont riv'nous.

Il ont gangnî l' guère

Èt l' coûr dè peûpe bat' di ric'nohance.

Hoûtez lès-èclameûres dè monde !

Loukîz lès fleûrs tot dè lon dèl pavêye !

Li gènèrâl èst là.

Vîve li gènèrâl !

Li colonél èst là.

Vîve li colonél !

Mame ... ! Mame ... !

Mins l' piyote, lu !

Li piyote qui rotève drî zèls,

... qu'è-st-i div'nou ?

I n' lès-a polou sûre,

Mi fi,

*I n' lès-a polou sûre.*⁴²

Cette profonde humanité qui marque sans doute l'œuvre de Jean Rathmès, qui s'exprime dans des poings serrés ou bien des mains tendues, ne se départit pas non plus d'un sourire et l'humour dont il est capable quand il écrit pour la scène peut aussi se retrouver dans sa poésie, même s'il se fait parfois un peu grinçant.

È-st-i possibe ?

*Divant d'aler fê l' guère
À s' feume èploréye, il a dit :
« Sogne bin mès colons
Èt n' rouvèye nin dè fôrer l' gade ».
Pwis il a corou disqu'à l' frontchère
Èt 'l a sprâtchî tos lès-Al'mands.*

*Qwand il a riv'nou
Avou 'ne fleur à s' fizik
Si gade èsteût fôrêye
Èt sès colons èstît so passe,
Mins s' dame aveût qwitê l' mohone.
Il aveût rouvî d' li disfinde,
Èt ... w'è-st-i l'ome qui tûze à tot ?⁴³*

L'humour, le sourire mais aussi la tendresse. Car même dans les descriptions rudes et vigoureuses des *houûls d'zos lès steûles*, il y a cette tendresse pour l'homme. Comme dans ce dernier poème avec lequel je voudrais terminer cette évocation fort illustrée du poète, il y a une tendresse non dissimulée pour la femme. Sa femme. *Mi tchance*, comme il disait.

⁴² *Law'ris*, tapuscrit inédit, portant la date « mai 1974 ».

⁴³ *È-st-i possibe ?*, tapuscrit inédit, portant la date « 1959 ».

Il existe un deuxième tapuscrit, qui présente quelques menues variantes : v. 2 s' feume qui plorève - v. 5 La d'sus il a corou - v. 6 sprâtchî - v. 8 à s' fuzik - v. 10 Sès colons so passe - v. 11 Mins l' dame aveût qwitê s' mohone.

*Li cîr fêt dès pièles d'êwe
Po dès tchap'lèts d'gotîre.
N'a 'ne sipêheûr so lès cwârès.
In-âbion mouîrt podrî l'fignèsse
Èt l'feû groûle après l'vint.*

*Asteûre qui l'nut' va rêfûler l'pavêye,
Mès vûdès-eûres vont rêvoler.
Mi-ouh ni s'droûv'rè pus
Divant qu'l'êreûr
Ni heûve l'âté dè cîr.*

*Nos n'avans co wêre viké oûy,
Mi feume,
Mins nos-èstans rètrôc'lés inte di nos-ôtes.
Clapez l'volèt bin vite,
Fez abèye dèl loupîre
Èt qu'vosse douûceûr amonte
... qui vosse douûceûr amonte.*

*Qwand dji r'vins, tot fou d'mi,
Dèl gridjète di mès ponnes,
Mi tchance, c'est dè cwèri
L'aspoya d'vosse sipale
Po sayî d'm'èdwèrmi.*

*Qwand dji r'vins, tot k'moudri
Di m'avu broyî l'âme,
Mi tchance, c'est dè sèpi
Qu'vos sèrez tot-ètîre,
Tot-ètîre po m'sout'ni.⁴⁴*

⁴⁴ *Mi tchance*, paru dans la « Revue du Rwèyal Caveau Lîdjwès », 91^e annuaire, 1979, Bressoux, Éditions Dricot, p. 55-56.

Jean RATHMÈS

Poèmes wallons

Sov'nance d'ine saquî

I d'hindéve a pus d' sî cints mètes
 èt s' payèle chèrvéve a fé dès-ureûs.
 Si vèye s'a passé so l' navète
 dè beûre à s' lodjis', hovêye bon-z-èt reûd.
 Dwèrméve-t-i ? Dji nêl sâreû dire :
 on l'a tant pièrdou, on l' ritroûve si pô !
 Dji pîl'reû po r'djonde ine loupîre
 ossî peûre qui s' front mahuré d' bleûs côps.

I tchikéve mutwè pé qu'in-ôte,
 nos spatîs sovint l' brouwèt d' sès rêrchons.
 I djuréve, n'êsteût nin l'apôte
 a s' lèyî k'hossî s'il aveût rêzon.
 Mins, pus dreût qu'in-ome di parole,
 i fève mî qui s' compte è d'vwér ègadji.
 Vinant d' lu, mây⁴⁵ nole faribole,
 nou spot al lèdjîre, nole boude a roûvî.

I m'a d'né totes lès hoyes di s' pêre,
 li nèur trô qui hagne à pîd dèl bèle-fleur.
 I m'a d'né sès pon.nes sins m' displêre,
 sès brîhes èt s' makèt ni m' toumît nin deûr.
 Djêl rimèt', èl tève èn-alèdje :
 i hègne co todi, i tchoûle sins toûrmint,
 i reûdih' si cwér po tingler s' corèdje
 èt l' firté florih so l' pâme di sès mains.

⁴⁵ Voir la note de l'éditeur p. 10. Le tapuscrit, conservé par la SLLW, comporte de nombreuses graphies liégeoises, par exemple ici *mây*, où l'on attendrait *mây* en sérésien, et plus bas *cwér* (lg.) et non *cwèr* (sér.). Nous ne les avons pas modifiées.

Li hiyis'

Qwand l' vwèle di poûssîre si coûka so l' dègn,
l'ovrî s' ritrova vikant d'lé s' gonhî.

I lèva hôt s' lampe
po cwèri li stampe
è brut ratèni.

Onk prinda l'ustèye èt disgadja l' vòye,
l'ôte monta fèl'mint [l'] murê podrî lu.
Onk dina s' corèdje èt l'ôte si-èhowe.
On s'ènonde a tchoke sins fé nou disdut.

Pwis l'êr s'assètcha so l' navète dè-s-eûres.
I sintît leûs côps qwand i s' rihapît.
I mèz'rît leûs plâyes,
li spèheûr dèl lâye,
li seû d' leû gozî.

Onk pwèrta s' hav'rèce å pîd dèl boulêye,
l'ôte prusta si spale come in-aspoya.
Onk si fa tièstou po forer 'ne trawêye,
l'ôte rilouka s' feû qui pièrdéve si sclat.

Après leû disbâtche, è fond dèl coulîre,
i s'ont lèyî djus èt l' nut' lès-a r'pris.
Èclawés so plèce,
i s'ont t'nou po l' brès'
èt n'ont pus moti.

Onk loukîve al vûde, l'ôte vèyéve tot nèûr.
Onk èsteût rindou èt l'ôte rifreûdi.
Il èstît bouf èl pûne, brouheûr po brouheûr,
trop flâwes po-z-ovrer, trop fwérts po djèmi.

Loyins

Mon Bolèye,
li mère prèye
pace qu'èle tûze
à bon Diu.

Li pére, lu,
sèreût pus
vite pwèrté
èvè l' diâle,

èt l' valèt
qui n' creût nin
akêmêye
si p'tite soûr

qu'a fêt 'ne vôte
tot t'nant 'ne clouche
è s' bone min
al Tchand'leûse.

Li flot

C'est toti lès minmes
 — li brubeû qui transih' èt l' tchin qui hawe,
 lès vîs so pîd qwand tos lès nawes
 polèt dwèrmi.

Todi lès minmes po fé dè brut
 wice qu'on n'ôt d'dja
 come s'il alît dihoûrder l' djoû.

I-n-a, sins feû,
 i-n-a, sins vèye,
 dè-s-âmes a r'prinde.

Todi lès minmes a s' fé r'nètî,
 âs p'titès djins⁴⁶, âs bas mèstîs,
 avou dè drames èt dèl mizère.

In-a dè mèyes qui qwitèt l' tère
 qwand l' hisse èlzès lèt djus.

Todi lès minmes, so l' monde ètîr,
 avâ leûs transes èt leûs disduts,
 a s' ricwèri
 wice qu'on n' pièd' pus.

⁴⁶ Le tapuscrit porte : *âs p'titès èans*.

Porcèssion

On rafwèrci pàquî
pwète ine creûh'lèye di bwè.
Lès crapôdes
todi mây acoplêyes sol digne
qwand l' nut' tome,
ont dè-s-èles d'andje.
Li pwèzon dè qwårtî
glète dè-s-âvés
avâ s' tchap'lèt.

L'ôr fièstêye li misère,
li sogne dè mori brube l'ètèrnnité
èt lès sûveûs tûzèt
qu'il ârît bon
dè djudjî l' monde
èl plèce dè bon Diu.

Noyé

So lès tiérs èt lès prés, lès plâneûres èt lès hés,
so lès djîses dès viyèdjes, dès hametês èt dès vèyes,
mèye-nut'vint dè soner.

È l' tcholeûr dès palâs, è l' frudeûre dèl wâmîre,
divins l'ôr dès-èglîses, lès ècins'èt lès tchants,
mèye-nut'vint dè soner.

Dizeû lès désèspwêrs èt lès plâyes di nosse tère,
so l' pê dè ci qu'a freûd, so l' boke dè ci qu'a faim,
mèye-nut'vint dè soner.

So l' nateûre èt lès bièsses, dizeû lès sintimints,
lès-amouîrs sins parèyes, lès hayîmes, lès vindjinces,
mèye-nut'vint dè soner.
Mèye-nut'vint dè soner so nos lâmes èt nos djôyes
... dismètant qui... di-st-on...

... Èn-on vî stâ pièrdou so l' corant dèl campagne,
li p'tit cwér d'in-èfant r'pwèse tot nou so dès strins.
Père èt mère èl loukèt d' leûs-oûy di père èt d' mère,
adon qu' drèssîs d' lé lu, tot ram'tant leû priyîre,
treûs rwès, sins-î tûzer, ont tchôd d'vins leûs moussemints.
Hoyowe dèl bane dè cîr, ine siteûle èsblawih,
diswalpant dès r'djèts d'ôr so l' bisteû qu'è-st-a gngnos.

Li freûd vint qui tchèrîve sès mèchantès hagneûres
a, come par èstchantemint, toumé tot d'on seûl côp
po qu' l'andje lèyasse ètinde âs bièrdjîs acorous
qu'à mitan d' nos displis, djoû so djoû racrèhous,
li mèyeû d' tos nos-ôtes èsteût m'nou...

hojé

RATHMÈS Jean

Sol les tiérs et les prés, les planeûres et les hês,
sol les djîses des vijèdjes, des hamotès et des rêges,
mèze-nut' vint de soner.

Sol tcholeûr de palàs, el frudeûre del wâmère,
divins l'ôr des-èglîses, les ècins' et les tchants,
mèze-nut' vint de soner.

Dizêû les disèspuèrs et les plâjes di nosse tère,
sol pè de ci qu'a freûd, sol boke de ci qu'a faim,
mèze-nut' vint de soner.

Sol nateûre et les biesses, dizêû les rintumints,
les-amouûrs sins parèges, les harjîmes, les vindjînces,
mèze-nut' vint de soner.

Mèze-nut' vint de soner so nos lâmes et nos djôges
..... dismètant qui ... di-st-on

... En-on vî stâ pièrdre sol corant del campagne,
li p'tit crêr d'in-èfant r'pèrè tot nou so des strins.
Père et mère el loukèt d'leûs-ôû di père et d'mère,
adon qu'drèssès d'le' lu, tot ram'tant leû prière,
trêis rivès, sins-î tîzer, ont tchâud d'vins leûs moussemints.

Tchanson

Nûlêye so nûlêye,
li cîr si troûbèle.
Li vint s'a r'lèvé,
vos m'avez djondou.

Dji bat' li pavêye
qwand l' plêve si māvèle.
Târd, â hôt-volé,
dji v's-âreû strindou.

Dji vike ine vèsprêye
qui n' vât nin 'ne tchandèle
èt dji n' wèze tûzer
qu' vos n'avez nin v'nou.

Vè l' sôrt qui m' tèm'têye,
mi pon.ne aroufèle.
Vos-avez djouwé,
mi coûr a pièrdou.

Marèye-às-Andjes

C'èsteût l' seûle rôse di nosse rôzî,
on r'djèt d' solo d'vins lès bâcèles,
ine hinêye d'ôr so l' tère d'avri.

È l'êr dè djoû, sès djvès flotît
(mi lanwihance riv'na d' pus bèle),
flotît sès dj'vès dizeû m' corti.

Sès-oûy å lådje n'avît nou sclat,
i loukît sûr'mint hôt d'vant zèls
èt m' coûr, podrî, toc'téve sins r'la.

Dji l'a sêvou houte dè solo,
mins 'lle a d'fali come ine tchandèle
å prumî djèsse, å prumî mot.

Doze eûres

Li solo dame so lès cwârês.
Li loumîre è-st-a stoc èt l' pavé 'nnè r'glatih.

Wice vike-dju ? N'a-t-i 'ne saquî
â pîd d' l'ôrlodje qui rahèye a piède-timps
èt qui bat' mî qui m' coûr rispwezé d' sès mizéres ?

N'a-t-i 'ne saquî po l'âme
qui n' si qwîre pus ?

Tot rade, dji toum'rè foû dè sondje,
dj'ènn'îrè d'vins lès tchamps
â hazard di mès pas.
Dji dirè qu'i fèt bon
èt qu' c'est 'ne tchance dè viker.
Dj'ârè d'avant mès deûs-ouy
tot çou qu' l'awous' pout d'ner.

Mins, dismètant qui l' vint mont'rè
dji f'rè trûler mi spès boneûr
so l' cwahant d' mès-îdèyes.
Dji roûvèy'rè l'osté
èt çou qu'on m'ènn'a dit
po m' rimète
tot-a mi-âhe
a r'nov'ler mès displis.

L'âbe âs sov'nances

C'èsteût 'ne famille tote rastrindowe
 Âtoû d' l'idèye dè souladjî.
 'l avît leûs-âmes a disgadjî
 Èt totes leûs pwètes èstît drovowes.
 Âs mâlureûs ; leûs bons sécoûrs
 Èt leûs-amouûrs !... èt leûs-amouûrs.

'l avît pris l' pî dè dreûtès vôyes.
 'l avît rêzon d' mès sintumints,
 Totes lès-atotes, tos lès mwèyins
 Po radressî mès mâlès rôyes.
 Lès-omes, si bons, si bès, si grands,
 M'èwarît tant !... m'èwarît tant.

Dj'aveû mès hisses, dj'aveû mès pon.nes.
 Tos mès mâfêts, dj'èl's-a r'grètê.
 Dj'aveû d'ostant dèl bone vol'té
 Qui dj'advinéve divins leûs von.nes,
 L'oneûr èt l' song'... tot bleû, tot bleû.
 L'oneûr èt l' song'... li régue èt l' djeû.

Dj'âreû volou di m' vèye ètîre
 Ni mây loukî çou qu' dj'a r'vèyou ;
 Lès bèlès djins qui dj'a k'nohou
 Ârît d'manou drî leû filîre,
 Téles qu'èlle èstît qwand dj'èsteû p'tit,
 Téles qui dji dote... poleûr dim'ni.

Wice ont-èle bin polou aler
 Mès d'hâmonêyès marionètes ?
 L'âbe âs sov'nances, mès colibètes,
 S'a disfouyeté... so leû passé.

Absince

Dji n' pou rin fé qwand vos n'èstèz nin là
 Çou qu'èst fini a stu fêt sins consyince
 Dji n' tûze a rin po ralongui m' pacyince
 Èt so l'ârmâ
 I-n-a 'ne sacwè qui m'ahouke à tote eûre
 Èt qui fêt crêhe li dote qui dji mèzeûre
 Come on grand mâ
 Dji n' pou rin fé qwand vos n'èstèz nin là.

Dji n' pou rin dire qwand vos n'èstèz nin là
 Lès mots qu' dji k'noh pètèt come dès soterèyes
 Dj'a tot pièrdou d' çou qu'acsègne li feumerèye
 çou qu' fêt si sclat
 Dji n' pou trover l'argumint qui fêt rîre
 Dji n' pou trover nou mèssèdje à m' manîre
 Nou ratchatcha
 Dji n' pou rin dire qwand vos n'èstèz nin là

Dji n' pou dwèrmi qwand vos n'èstèz nin là
 Li tins ricmande lôyeminôye âs-awèyes
 Dèl grande ôrlodje qui m' rapèle si k'pagnèye
 Èt dj'ô lès pas
 Dès-astârdjîs, dès timprous, dès sôlèyes
 Ine bièsse di nut' vint d'copler mès pinsèyes,
 Mès rafiya,
 Dji n' pou dwèrmi qwand vos n'èstèz nin là.

Dji so pièrdowe qwand vos n'èstèz nin là
 Dji n' pou dwèrmi ni rin fé ni rin dire
 Dji n' pou d'mani è l'â-d'vins d'ine priyîre
 Dji n' so nole pâ
 Rin qu' n'èst ni chal ni nole-pâ qui s' dit wice
 Rin qui s' disbâtche èt qui coûrt so sès risses
 Al lâbanâhe⁴⁷
 Dji so pièrdowe qwand vos n'èstèz nin là.

⁴⁷ Le tapuscrit porte : *Al labanah*. Voir DL 358a : *lâbanâhe* (Seraing) : *èsse al*
 ~ 'être à l'abandon'.

Al discandje d'on pôtrêt

(Votre sort sera le mien)

Drî nos qwate hâyes di fi d'ârca
Polans-gn' bin creûrequi t' dèstinèye
A nosse mizère sèrèût loyèye
Èt qu' so nos pas vinront tès pas ?

Polans-gn' bin creûre, mi binamé,
Nos-ôtes, wèstés po 'ne longue hapèye,
Nos-ôtes, sins dreût è mādje⁴⁸ dèl vèye,
Qui ti vinrès nos ric'fwèrter ?

È nosse mâleûr, è nosse grande faim,
Polans-gn' bin creûrequi tès bombances
Prindront pîtié di totes nos transes
Èt qu' ti dirès « nos magn'rans d'min » ?

Polans-gn' bin creûreso nos sohêts,
Nos-ôtes, hoyous d'vins nos clicotes,
Qui ti f'rès 'ne creû so tès ribotes
Èt qu' t'ôrès hoûler nos boyês ?

⁴⁸ Gallicisme : 'marge' ?

Li steûle qui nos-avîs tchûzi

Li steûle qui nos-avîs tchûzi,
Li pus fène, li pus bèle.
Li cisse qui nos sonléve
Èsse li pus près d' nos-ôtes.
Li pus r'dohante di sclats,
Li pièle di totes lès pièles.

Li steûle qui nos-avîs tchûzi
Po-z-î mirer nos-âmes,
Po distchèrdjî nosse coûr.
Li promesse di bouneûr
Qui nos loukîs dèl tère
Avou dè-s-oûy d'amoûr.

Li steûle qui nos-avîs tchûzi
È feû di nosse djônèsse
Nos-a cwité dèl nut'
Èn-on cîr rènûlé
Èt mâgré nos priyîres
Èt nos tronlants-èspwérs,

Dizeû nos fronts pleûtîs,

Li steûle qui nos-avîs tchûzi
N'i s'a mây pus mostré.

Twè qui passe è m' pazê

Twè qui passe è m' pazê a houte dès bruts dèl rowe
 Avou l' cèke di tes spales èt tès-oûy ravadjîs,
 Qu'as' ramassé d' contrâve qui ti d'manes boke cozowe ?
 Qu'as' fêt djômi è t' tièsse qui ti n' wèzes nin loukî ?

Totes mès fleurs ont r'glati so l' corant d' leû djônèsse,
 Si èle flouwihèt d'min, ci sèrè sins r'grèter
 Nole hapèye di bone êr, nole sipiteûre dèl fièsse
 Qu'a m'nou timpe so leû vòye po d'mani tot l'osté.

Qui fât-i qu' t'âyes vèyou qu' ti hègnes so 'ne porminâde
 È pazê racovrou d' mès bouquêts blanc-floris ?
 As' ine îdèye di doû ? Ti vous' lèyî mori ?

Ô twè l'ome èwaré !... Mi pèneûs camarâde !
 Ti drènes dizos t' sètchèye èt t' pon.ne èst d'on tél pwès
 Qui dji vwèl'rè mès rôses, chaque fèye qui ti r'pass'rès.

Tot d'a nosse

'ne saquî m'a m'nou trover
Èt m'a dit qu'l aveût faim.
Dj'a dit : Volà nosse pan
V' polez v's-ènnè r'pahi.

'ne saquî m'a m'nou trover
Èt m'a dit qu'l aveût seû.
Dj'a dit : Vola nost-êwe
V' polez v's-ènnè chèrvi.

'ne saquî m'a m'nou trover
Èt m'a dit qu'l aveût freûd.
Dj'a dit : Vola nosse feû
Vos polez v' rèshandi.

'ne saquî m'a m'nou trover
Èt m'a dit : Dj' so nâhi.
Dj'a dit : Vola nosse lét
Vos polez î dwèrmi.

'ne saquî m'a m'nou trover
Èt m'a dit : Dj' vou mori.
Dj'a dit : Vola nosse tére
Èle vis poûrè conm'ni.

Po fé come tos lès-ôtes⁴⁹

Fé come lès-ôtes, awè : dji vouèreû bin scrîre
 Ine tote pitite saqwè qui sèreût-st-anoyeûs
 Li minute d'on soglot, li pô d' tins d'ine priyîre,
 Arindjî m' côûrt mæssèdje avou dès-êrs pèneûs.

Mins c'est tot côp l' loumîre qu'aspîte dè fond d' mi-minme,
 Li solo djowe so l'êwe èt rèye divins sès pleûs,
 Tot s'alome âtoû d'mi qwand dji veû lès cis qu' dj'inme,
 Mi feume èt mès-èfants, èt l'aweûr dizos m' teût.

Ci n'est qu'avou l' disbâtche qu'on powète s'acopèle,
 Si lès trisses sintumints ni sont mây qui por lu,
 Dji pouère bin sayî, come lès-ôtes d'esse acsû.

Èt mon Diu, si dji n' pou, dji sofèl'rè m' tchandèle
 Qui flâwih so sès lâmes, èt po n' mây pus m' tromper
 Â mitan di m' bouneûr, dji n' tûz'rè qu'a viker.

⁴⁹ Le tapuscrit porte des corrections manuscrites de la main de Jean Rathmès. Nous en avons tenu compte pour l'édition du poème. Nous signalons ici la manière dont ces corrections ont été opérées :

v. 1 *Fé come lès-ôtes, awè* : écrit dans l'interligne au-dessus de *Po fé come tos lès-ôtes, oûy barré*.

v. 2 *qui sèreût-st-* écrit dans l'interligne au-dessus de *qu'âreût l'êr barré*.

v. 4 *Arindjî* écrit dans l'interligne au-dessus de *Adjèrcî barré*. *dès-êrs* écrit dans l'interligne en-dessous de *dè deûts barré*.

v. 6 : *pleûs*, écrit après *flots. barré*.

v. 7 : *qwand* écrit dans l'interligne au-dessus de *et barré*. *veû* écrit dans l'interligne au-dessus de *sin barré*.

v. 9 : Correction de *Si c'* en *ci* : le *i* est récrit sur l'apostrophe et le *Si* a été barré. Ce vers est écrit à la main au bas de la page, suivi de quelques mots (corrigés : *po trover* est écrit en-dessous de *m'a-t-on dit barré*) qui ne sont pas repris dans le poème : *Ci n'est qu'avou l' disbâtche qu'on powète s'acopèle po trover*

v. 10 : *trisses* écrit dans l'interligne au-dessus de *pôves barré*.

v. 12 : *tchandèle* le *n* a été ajouté à la main en haut du *a*.

v. 13 : *flâwihe* écrit dans la marge gauche, d' *fali'h' barré dans le vers*.

Li pan dèss-âmes⁵⁰

A l' grande mohone qu'on creûreût vûde
 i d'mane ine pwète qui done so l' rowe.
 Ine pwète batowe dè vint,
 hoûzèye par lès plêves
 èt qui n' wâde qui quéquès crapes di coleûr.
 Qwand èle si d'clape
 Èrî di s' câde
 houlé, k'twèrtchî
 come on bwès d' tèye qu'èst mâ drèssî,
 èle grogne come on tchin qu'on dispiète.

Podrî l' pwète, ine rouwale :
 on pav'mint tot d'foncé ;
 vint mètes è li spèheûr
 deûs glèriants meûrs po v' kiminer.

Pwis on pas-d'-gré.

Ine pane cassêye
 lèt toumer dè teût ine loumîre
 a pon.ne ossi spèsse qui l' filèt d'êwe
 qu'on sèyê pihe divant d'èsse rissôdé.

So l' pas-d'-gré, ine pwète,
 ine pwète tote nowe,
 sins coleûr ni clitchète,
 vîle, dislokèye
 èl vèrité di si-adjè.

Droviez-l', li pwète, èt vos veûrez,
 vos veûrez 'ne tchambe avou treûs meûbes :
 ine tâve, ine tchèyîre èt on lét.
 Ine tâve, halcrosse so sès treûs pîs ;

⁵⁰ Manuscrit autographe, qui porte la signature de Jean Rathmès au bas du poème.
 Voir illustration.

ine tchèyîre d'in-ôte tins, sins-aspoya,
èt on lét d' fiér, qui cwîrt a s' riployî.

Nou pan so l' tâve,
nou cossin so l' tchèyîre.
Mins so l' lét
i-n-a ine âme.

Ine âme qu'est prête à rèvoler,
ine âme qu'a 'ne vwès,
ine vwès qui dit :

« È monde qui dj' va r'trover,
dji n' sèrè pus tote seûle,
dji n'ârè pus si faim,
dji n'ârè pus si freûd,
È monde qui dj' va r'trover,
lès malâdes sont r'wèrous,
èt riches, lès mâlureûs. »

È l' freûde tchambe discovrowe
par li loupîre qui pihe dè teût,
lès meûrs sont dismoussîs,
lès plantchîs, disdjondous,
lès fignèsses, rastopêyes.
Dè vwèzinèdje
arive flâw'mint l' muzike d'on T.S.F. :
C'è-st-è djârdin dè Prince,
Lès-âbes tchantèt por lu...

È djârdin dè Prince ?

Èt n-a ine âme qu'est prête à rèvoler,
ine âme qu'a 'ne vwès,
ine vwès qui dit :
« È monde qui dj' va r'trover,
dji n'ârè pus dè mâ. »

C'è-st-è djârdin dè Prince,
Lès-âbes tchantèt por lu...

« Si dj'î wangne mi prézince,
 dj'î tchantrè, mi ossu,
 dji sèrè prôpe èt bèle
 come dji n'a mây situ.

Mès fives si distindront
 tot come on feû qui n'a pus rin a ravadjî.
 Lès fleurs di pon.ne si flouwih'ront
 sins nôle ameûr po lès noûri
 èt mès mizères ènnè rîront
 fâte di m' pôve cwér po lès lodjî.

È monde qui dj' va r'trover,
 è monde qui dji m'a fèt,
 li pâye èst tot-ôte tchwè
 qui l' pèneûse pâye dèss-omes ;
 li pan èst tot-ôte tchwè
 qui l'avâre pan dèss-omes.

Dji magn'rè di ç' pan-la ! »

È l' freûde tchambe discovrowe
 par on filèt d' loupîre,
 ine muzike vint d'â lon :
C'è-st-è djârdin dè Prince,
Lès-âbes tchantèt por lu...

Ine tâve halcrosse,
 ine tchèyîre d'in-ôte tins,
 ine âme so on lét.
 Ine âme qui, d'ine vwès nin pus hôte qu'ine pinsêye,
 dit èt rèpète divant l'éternité :
 « Dji magn'rè di ç' pan-la,
 dji magn'rè di ç' pan-la !... »

dj' i tchant'ri, ni omé,
dj' sèrè pèpè et bèlè
come dj' n'a māj titu.

Mès fines si distindront
tot come on feû qui n'a pus rin a ravagè.
Lès fleurs di pounes si flouriront
sins nòlè amèur po lès nourri
èt mès misères ènn' èvront
fête di m' pòrè cuér po lès loyè.

È monde qui dj' va r'trouver,
è monde qui dj' m'a fèt,
li pàrè est tot-ôte tchuvè
qui l' pèrèrè pàrè dè-omes;
li pan est tot-ôte tchuvè
qui l' avàrè pan dè-omes.

Dj' magn'èrè di s'pan-la!"

Èl frèide tchambrè discourrè
par on filit d' lèumèrè,
ine musique vint d' à lon:

"C'è-st-è dj'ârdin di Pièrre,
lès-âbes tchantèt por lu...

Ène tène lalcrossè,
ine tchèzère d'-in ôte tîmpè,
Ène âme so on lét.

Ène âme qui, d'ine vèrè rin pus tôte qu'ine pèrèzè,
dit èt r'èpète devant l'ètèrnité:

"Dj' magn'èrè di s'pan-la,
dj' magn'èrè di s'pan-là!..."

J. Rathmé.

Tote ine vèye

Wice è-st-i l' solo ?
 Drî lès nûlêyes s'a-t-i catchî
 Ou fou di m' cîr s'a-t-i sètchî
 Po fé come vos ?

Li tins d'mane gris.
 Li djoû n'a stu qu'ine longue vèsprèye
 Èt l'eûre qui passe so mi tch'minèye
 Si plint come mi.

Dj'a bin sintou
 Tot fruzihant qui l' bihe soflève.
 Tot fruzihant li feû qu' zûnéve
 S'a distindou.

Lès meûbes tûzèt,
 Mouwês tèmons d' tot çou qui s' passe,
 Qui v's-avîz scrît d'avant qu' dji n' rim'nasse
 On mot d'adiè.

I m' fât d'mani
 Chal tot fî seû è m' mohinète,
 Viker d'èspwér mâgré vosse lète
 Èt 'nnè sofri.

Poleûr hagnî
 Sins trop' di hègnes è cisse seûre pome
 ... I-n-a dèl pon.ne po tos lès-omes
 Èt dèl displis.

I-n-a dèl pon.ne po tos lès-omes
 Qui sont come mi.

Jean RATHMÈS

**Adaptation wallonne
de quatre *Histoires naturelles*
de Jules Renard**

Li crapô

Il a vèyou l' djoû d'zos 'ne pîre, il î vike èt i s'î éter'rè. Djèl va sovint trover èt chaque fèye qui dji soulîve li teût di s' djîse, dj'a sogne dèl rivèyî èt sogne qu'î n'î seûye pus. Il î èst.

Catchî èn-on trô sètch, prôpe, bin d'a sonk, i prind tote li plêce hoûzé qu'îl èst come ine boûse d'avâre.

Qwand li plêve èl fèt sôrti, il adâre â d' divant d' mi. Kékès pèzantès hopes èt vo-l'-là assiou so deûs crawèyès pates. I m' louke avou sès rodjes-oûy.

Si l' monde qu'èst mâ fèt s'ennè distoûne, mi dj'a l' corèdje di m'acroupi disconte di lu èt d'avanci dilé s' vizèdje mi vizèdje d'ome.

Adon dji sâyerè di m' dihaler di m' dièrin.ne hégne èt dji t' fièstèy'rè avou m' min, crapô ! On ravale co traze côps dès sacwès qui fèt pus d' twért â coûr.

Portant îr, dj'a fèt 'ne bièstrèye. Il èsteût èstchâfé. Ènnè poléve pus. Totes sès tumeûrs corît.

Dji lî a dît : « Vî camarâde !... Dji n' ti vou fé nole pon.ne, mins, Bon Dîu !, come t'ès lèd ! »

Li pôve mi cowe a drovou s' boke sins dints, èt i m'a rèspondou avou 'ne tchôde alène come s'î djâzève l'inglès : « Êt twè ! »

Le crapaud

Né d'une pierre, il vit sous une pierre et s'y creusera un tombeau.

Je le visite fréquemment, et, chaque fois que je lève sa pierre, j'ai peur de le retrouver et peur qu'il n'y soit plus.

Il y est.

Caché dans ce gîte sec, propre, étroit, bien à lui, il l'occupe pleinement, gonflé comme une bourse d'avare.

Qu'une pluie le fasse sortir, et il vient au-devant de moi. Quelques sauts lourds, et il s'arrête sur ses cuisses et me regarde de ses yeux rougis. Si le monde injuste le traite en lépreux, je ne crains pas de m'accroupir près de lui et d'approcher du sien mon visage d'homme.

Puis je dompterai un reste de dégoût, et je te caresserai de ma main, crapaud !

On en avale dans la vie qui font plus mal au coeur.

Pourtant, hier, j'ai manqué de tact. Il fermentait et suintait, toutes ses verrues crevées.
 — Mon pauvre ami, lui dis-je, je ne veux pas te faire de peine, mais, Dieu ! que tu es laid !
 Il ouvrit sa bouche puérile et sans dents, à l'haleine chaude, et me répondit avec un léger accent anglais :
 — Et toi ?

(Jules Renard, *Histoires naturelles*, Paris, E. Flammarion, 1896, pp. 104-105)

Li pourcê èt lès pièles

Ossi vite qu'il è-st-è pré, li pourcê s' mèt' a magnî èt s' grognon n' cwite pus l' tère.

I n'a wåde di tchûzi l' pus fène dès jèbes !... i ramasse tot çou qu'i troûve èt i founn'têye divant lu come ine tchèrowe ou come on foyon qui n' veût gote.

I n' tûze qu'a s' fê 'ne bèle panse po prinde li foûme dè saleû.

I n' s'ocupe mây dè tins qui fêt.

Qu'a-t-i d' keûre don lu si l' solo d'â dîné li hatihe li scrène !... èt qu'a-t-i d' keûre asteûre s'i-n-a 'ne grosse nûlêye, hoûzêye di gruzês, qui s' rispâd èt crîve so l' pré !

L'aguèce lèy èst todi prête a s' sâver ; lès dînes si catchèt divins 'ne hâye èt l' polin, come in-êfant, s' mèt' a houte dizos on tchin.ne.

Mins lu, li pourcê, i d'mane là... èt i magne.

I n' pièd' nou hagna.

I fêt minme rimouwer s' cove, di djôye.

... Èt, tot k'traw'té d' côps d' gruzês, c'èst tot djusse s'i grogn'têye : — Vo-lès-la co, avou leûs mâssîs pièles !...

Le cochon et les perles

Dés qu'on le lâche au pré, le cochon se met à manger et son groin ne quitte plus la terre. Il ne choisit pas l'herbe fine. Il attaque la première venue et pousse au hasard, devant lui, comme un soc ou comme une taupe aveugle, son nez infatigable.

Il ne s'occupe que d'arrondir un ventre qui prend déjà la forme du saloir, et jamais il n'a souci du temps qu'il fait.

Qu'importe que ses soies aient failli s'allumer tout à l'heure au soleil de midi, et qu'importe maintenant que ce nuage lourd, gonflé de grêle, s'étale et crève sur le pré.

La pie, il est vrai, d'un vol automatique se sauve ; les dindes se cachent dans la haie, et le poulain puéril s'abrite sous un chêne.

Mais le cochon reste où il mange.

Il ne perd pas une bouchée.

Il ne remue pas, avec moins d'aise, la queue.

Tout criblé de grêlons, c'est à peine s'il grogne :

— Encore leurs sales perles !

(Jules Renard, *Histoires naturelles*, Paris, GF, 2010, p. 59)

Ine famille d'âbes

C'èst qwand dj'a passé l' campagne qui rostih â solo qui dji lès rèsconteûre.

I n'ont wâde dè d'mani â bwèrd dèl route, fâte dè brut.

I sont stampés ad'lé 'ne djouhîre, tot-âtoû d'on soûrdon qui l'ouhê c'nohe èt hâbite tot fî seû.

A lès vèyî d'â lon, il avize qu'on n' sâreût s' fâfiler inte di zèls ; mins 'ne fèye qu'on-z-èst pus près, i s' tapèt â lādje.

I m'akeûhèt tot s' dimèfiyant ; dji m' pou r'pwèzer, m' lèyî ravou ; seûl' mint dj'advène qu'i sùvèt mès djèsses, tot fant l'awête.

I vikèt inte zèls, come ine famille, lès pus vîs â mitan èt lès djônès qu'ennè sont co à leûs prumîrès fouyes, on pô tot-avâ, sins mây bouter trop lon.

Èlzî fât lontins po mori èt i wârdèt leûs mwérts, dreûts d'zos l' cîr disqu'a tant qu'i toumèsse a pouÿssîre.

I s' fièstèt onk a l'ôte avou leûs lonkès cohes, po-t-èsse sûrs qu'i n'a nouk qu'a boudjî... come dèss-aveûles.

Il ont dèss djèsses di colére qwand l' vint sofêfe po sayî d' lès dispot'ler, mins inte di zèls, nole dispute. I n' fèt nou ramadje sins èsse d'acwèrd turto.

Dji sin bin qu' c'est là m' famille. Dji roûvèy'reû si âhèy'mint l'ôte ! I n'ârît qu'a m'aclevèr tot doucèmint. Po l' mèriter, dj'aprinde çou qu' fât sèpi :

Dji sé dèdja bin loukî passer lès nûlêyes.

Dji sé bin d'mani è l' minme plèce,

... èt dji m' sé câzî tère.

Une famille d'arbres

C'est après avoir traversé une plaine brûlée de soleil que je les rencontre.

Ils ne demeurent pas au bord de la route, à cause du bruit. Ils habitent les champs incultes, sur une source connue des oiseaux seuls.

De loin, ils semblent impénétrables. Dès que j'approche, leurs troncs se desserrent. Ils m'accueillent avec prudence. Je peux me reposer, me rafraîchir, mais je devine qu'ils m'observent et se défient.

Ils vivent en famille, les plus âgés au milieu et les petits, ceux dont les premières feuilles viennent de naître, un peu partout, sans jamais s'écarter.

Ils mettent longtemps à mourir, et ils gardent les morts debout jusqu'à la chute en poussière.

Ils se flattent de leurs longues branches, pour s'assurer qu'ils sont tous là, comme les aveugles. Ils gesticulent de colère si le vent s'essouffle à les déraciner. Mais entre eux aucune dispute. Ils ne murmurent que d'accord.

Je sens qu'ils doivent être ma vraie famille. J'oublierai vite l'autre. Ces arbres m'adopteront peu à peu, et pour le mériter j'apprends ce qu'il faut savoir :

Je sais déjà regarder les nuages qui passent.

Je sais aussi rester en place.

Et je sais presque me taire.

(Jules Renard, *Histoires naturelles*, Paris, GF, 2010, p. 142)

Li ciér

Dji moussîve è bwè po on costé dèl drève come il intrève po l'ôte costé.

I m' sonla d'abôrd qu'ine djint ètrindjîre arivéve avou 'ne plante so l' tièsse.

Pwis dj'aporçûva li p'tit âbe a deûs cohes qui n' pwète djamây nole fouye.

Anfin, l' ciér si mostra tot-ètîr èt nos nos-arèstîs.

Dji lî dèri :

— Vin on pô chal. N'âye nin sogne. Si dj'a on fizik, c'est po n' nin èsse èmin.né èt ravizer lès-ôtes qui s' contèt 'ne saqwè. Dji n' m'ennè chèv' mây èt mès bales dwèrmèt èn-on ridant.

Li ciér hoûtève èt i houlève mès paroles. Ossi vite qui dji m' têha, i n' fa ni eune ni deûs : i r'mouwa sès djambes come dèb bodjes qu'ine hinêye d'êr creûh'lêye èt discreûh'lêye, èt fila èvôye.

Dji lî brèya :

— C'est damadje, fré !... Dji sondjîve dèdja qui nos fis l' vôle èssonle. Mi, dji t' dinève avou m' min lès jèpes qui t'inmes li mî ; èt twè, tot t' porminant, ti pwèrtèves mi fizik, pâhûlemint, so tès deûs cwènes...

Le cerf

J'entrai au bois par un bout de l'allée, comme il arrivait par l'autre bout.

Je crus d'abord qu'une personne étrangère s'avancait avec une plante sur la tête.

Puis je distinguai le petit arbre nain, aux branches écartées et sans feuilles.

Enfin le cerf apparut net et nous nous arrêtâmes tous deux.

Je lui dis :

— Approche. Ne crains rien. Si j'ai un fusil, c'est par contenance, pour imiter les hommes qui se prennent au sérieux. Je ne m'en sers jamais et je laisse ses cartouches dans leur tiroir.

Le cerf écoutait et flairait mes paroles. Dès que je me tus, il n'hésita point : ses jambes remuèrent comme des tiges qu'un souffle d'air croise et décroise. Il s'enfuit.

— Quel dommage ! lui criai-je. Je rêvais déjà que nous faisons route ensemble. Moi, je t'offrais, de ma main, les herbes que tu aimes, et toi, d'un pas de promenade, tu portais mon fusil couché sur ta ramure.

(Jules Renard, *Histoires naturelles*, Paris, GF, 2010, p. 97)

Table des matières

Avant-propos

par Guy FONTAINE ??

Le wallon à Seraing et ceux qui l'ont illustré

par Marc DUYSINX ??

Jean Rathmès, dramaturge

par Jean BRUMIOUL ??

Jean Rathmès, poète

par Guy FONTAINE ??

Poèmes wallons

de Jean RATHMÈS ??

Adaptation wallonne de quatre

***Histoires naturelles* de Jules Renard**

par Jean RATHMÈS ??

